

Une histoire
de l'humanité,
des religions
et de l'Etat

*3 – Christianisme, des origines rebelles à
l'Eglise d'oppression*

édité par L'Ouvrier

volume 3 - Christianisme (1ère partie) :
des origines rebelles à l'Eglise d'oppression

1 - Le Christianisme, de la secte sociale persécutée à la première religion du monde	3
2 - Le Christianisme primitif : une religion révolutionnaire	4
3 - Le Christianisme devient religion d'Etat de l'Empire romain	7
4 - Augustin, le péché originel et les femmes	9
5 - La chrétienté au service des nouveaux rois barbares	13
6 - L'orthodoxie, ou l'interdiction de divorce pour le couple Eglise - Etat	15
7 - L'Eglise et la construction de l'Etat féodal	17
8 - Les hérésies populaires (Dolciniens) et aristocratiques (Cathares)	19
9 - L'Eglise et l'Inquisition	22
10 - L'Eglise, police des moeurs	24
11 - L'Eglise au-dessus des rois : le temps des cathédrales et des croisades	28
12 - La crise de l'Occident : une Eglise à trois papes	30
13 - Un retour des femmes : de Marie à Jeanne d'Arc	32
14 - La christianisation forcée des Amériques, les jésuites et l'inculturation	34
15 - Luther, Calvin et Münzer : la Réforme pour les bourgeois, la guerre pour les paysans	36
16 - Les guerres de religion, des guerres de classes ; le communisme de Winstanley	39

1 - Le Christianisme, de la secte persécutée à la première religion du monde

Bien des gens à qui on poserait la question de savoir quelle est la religion la plus répandue au monde, répondraient l'Hindouisme, ou la religion musulmane. Et pourtant, non seulement c'est bien le Christianisme qui est devenu le numéro un mondial des religions, mais il a maintenant une grosse longueur d'avance, totalisant autant de membres que l'Hindouisme, l'Islamisme et le Judaïsme réunis. En Europe même, le Christianisme stagne ou recule légèrement. Mais ailleurs, ce sont les pauvres du monde entier qui adhèrent au Christianisme. La religion chrétienne se développe dans les régions pauvres du monde : Amérique latine, Afrique, Asie. Alors qu'en 1950, les trois premiers pays catholiques étaient l'Allemagne, l'Italie et la France, en l'an 2000 ce sont le Brésil, le Mexique et les Philippines. On compte 1,6 milliard de baptisés. La majorité des anglicans sont des noirs, américains ou africains (Nigéria, Afrique du Sud). En Asie, il n'y a pas assez de place dans les églises, et l'on installe des hauts-parleurs à l'extérieur.

Dans un pays riche comme la France, l'Eglise, séparée de l'Etat depuis 1905, semble être à une place convenable. En réalité, les Français versent 12 % de l'impôt sur le revenu aux cultes, essentiellement l'Eglise chrétienne. Dans les pays du Tiers-monde, l'Eglise paraît aux pauvres comme une des rares organisations qui s'intéresse à eux, et fait oeuvre sociale, là où les Etats sont absents. Elle est en fait liée aux sphères gouvernantes, et a un statut d'Etat international dont le rôle est loin d'être négligeable. Le Christianisme a 2000 ans d'histoire. Derrière cette religion, il n'y a pas le seul amour de Dieu, et la foi en Jésus. Il y a aussi, concrétisés par l'Eglise chrétienne, plus de 15 siècles de pouvoirs politiques, et des siècles d'expérience cumulée dans l'art de gouverner les peuples.

Du point de vue de la filiation religieuse, le Christianisme est né du Judaïsme, dans l'actuelle région d'Israël. On ne peut bien comprendre le Christianisme que si on connaît aussi l'histoire des débuts du Judaïsme, l'histoire aussi de l'Empire romain au cours duquel se produit cette naissance. Le Judaïsme est alors une religion déjà très ancienne, datant du roi David, vers l'an 1000 avant JC. C'est la première et la seule religion monothéiste, croyant à un Dieu unique. Elle est très minoritaire, et les Juifs ne cherchent pas à la répandre. De toute manière, les Juifs ont vu leur Etat détruit depuis longtemps aussi, en 586 avant JC, et ils sont soumis aux puissances successives qui occupent la région. Le Christianisme est au départ une secte, peu nombreuse, du Judaïsme. Les sectes sont des groupes religieux qui fixent leur intérêt sur un point ou un autre de la croyance, et elles sont chose commune. C'est en réalité la forme d'expression démocratique de l'époque. Car, d'une part, tout est religion, d'autre part, on considère comme normal et naturel de poser des questions ou de contester. Cette habitude ancestrale ne sera anéantie que beaucoup plus tard, par l'Eglise catholique, aux 11ème et 12ème siècle. Mais pour l'instant, entre gens d'une même religion, il ne viendrait pas à l'idée de s'interdire la parole. On n'empêche personne de s'exprimer, et cela se fait publiquement, dans les rues, près des synagogues. Et on considère juste que le verdict vienne de ceux qui écoutent, de la population, qui peut applaudir, vénérer, ou jeter des pierres.

Le Christianisme n'apparaît pas au sein du Judaïsme officiel, lié aux classes juives aisées, elles-mêmes proches des milieux dirigeants romains. Il apparaît dans des milieux Juifs contestataires, proches du peuple, où de nombreuses sectes se font le porte-parole de ses cris. Depuis environ un siècle avant JC, la région est sous la domination de l'Empire romain, qui occupe presque entièrement le pourtour de la Méditerranée. Les dirigeants romains ne sont pas hostiles au Judaïsme. Certains Romains apprécient d'y trouver des valeurs morales. Leur religion est polythéiste, peuplée de nombreux dieux, tout comme celle des Egyptiens, ou des Mésopotamiens, deux grands Etats qui ont influencé la région. L'Empire a un problème religieux. Il aurait besoin d'une nouvelle religion, plus large que les vieilles religions polythéistes, où les dieux sont locaux, régionaux, n'ayant une portée et une autorité que limitée à leur région d'origine. L'Empire romain se retrouve avec une juxtaposition de dieux innombrables, correspondant aux anciennes religions de toutes les nations sur lesquelles il règne, sur tout le pourtour de la Méditerranée.

"Les anciens dieux nationaux tombèrent en désuétude, même les dieux romains qui n'étaient accordés qu'aux limites étroites de la cité de Rome ; le besoin de compléter l'Empire mondial par une religion universelle apparaît clairement dans les tentatives faites en vue de faire admettre à Rome, à côté des dieux indigènes, tous les dieux étrangers dignes de quelque respect et de leur procurer des autels. Mais une nouvelle religion universelle ne se crée pas de cette façon, au moyen de décrets impériaux" (Engels 1888). C'est le Christianisme qui va jouer ce rôle de religion universelle. Mais les premiers acteurs de cette histoire, Jésus, Paul, ne peuvent imaginer où elle va mener. Eux ne connaîtront que les persécutions, la vie de secte minoritaire devant se retrancher sur elle-même pour survivre. Et cette première religion chrétienne n'a pas grand chose à voir avec le Christianisme que nous connaissons aujourd'hui. Engels, compagnon de lutte de Marx, dira de ce Christianisme primitif : *"Tous deux, le Christianisme aussi bien que le socialisme ouvrier prêchent une délivrance prochaine de la servitude et de la misère ; le Christianisme transpose cette délivrance dans l'au-delà, dans une vie après la mort, dans le ciel ; le socialisme la place dans ce monde, dans une transformation de la société. Tous les deux sont poursuivis et traqués, leurs adhérents sont proscrits et soumis à des lois d'exception, les uns comme ennemis du genre humain, les autres comme ennemis du gouvernement, de la religion, de la famille, de l'ordre social. Et malgré toutes les persécutions, et même directement servis par elles, l'un et l'autre se frayent victorieusement, irrésistiblement leur chemin."*

2 - Le Christianisme primitif : une religion révolutionnaire

Une agitation règne contre l'Empire romain dans la région où naît Jésus. La population juive serre les dents contre l'occupant, et paye de lourds impôts. Un véritable parti révolutionnaire Juif existe, les Zélotes, qui regroupe des Juifs pauvres, et réussit à plusieurs reprises à entraîner la population dans des soulèvements qui battent Rome et son armée. En moins d'un siècle, on compte 26 soulèvements armés des Juifs contre Rome. Circoncis le 8ème jour après sa naissance, Jésus est un Juif religieux parmi les autres, un de ces rabbins qui prêchent auprès du peuple. Jésus affirme que tous sont égaux et "frères". Il ne prêche pas le paradis sur Terre des autres rabbins. Il prêche le "royaume de Dieu", un bonheur à venir qu'il appelle vie éternelle. Jésus se contredit parfois. Sur le problème essentiel de la richesse et de la pauvreté, tantôt il condamne sévèrement la richesse matérielle *"Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de*

Dieu" (Matthieu, 19, 24), tantôt, il légitime les inégalités : "A tout homme qui a il sera donné jusqu'à la surabondance et à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré" (Matthieu, 25, 29). Mais tous les messages de Jésus ne seront mis par écrit que plusieurs dizaines d'années après sa mort. Et les Evangiles eux-mêmes ne sont que des versions réécrites de ces premiers écrits qui ont été perdus.

Un disciple de Jésus, Siméon, fait partie des Zélotes. Jésus n'est pas un Zélote. Il a lui-même connu une autre secte, les Esséniens. Ceux-ci vivent dans un véritable fonctionnement communiste, partageant tous les biens de leurs travaux agricoles. Ils ont choisi de s'enfermer dans un monde à part, coupé de la société réelle, pour se consacrer à leur religion. Le philosophe Juif Philon dit d'eux qu'ils "n'ont pas de propriétés, pas de maisons, d'esclaves, de terres ou de troupeaux". Plus peut-être encore que ce qu'il dit, ce qui est nouveau et différent chez Jésus, c'est son public et la manière dont il s'adresse à lui. Jésus s'intéresse à des catégories de gens que tous les autres rabbins écartent d'avance : les femmes, les enfants, les malades et les pécheurs. Au lieu de leur faire des leçons d'explication des textes sacrés et de la tradition religieuse, il s'adresse à eux directement, en parlant de lui-même. Et il utilise un langage simple, humain.

Il est vite en butte à l'hostilité des Sadduccéens, parti religieux des Juifs riches et traditionnalistes, qui le considèrent comme un fauteur de troubles. Un jour, Jésus pique une colère du fait de la présence de marchands qui font leurs affaires en profitant de la présence des gens devant le temple. Il renverse tables et chaises. La flicaille romaine l'arrête. Il a contre lui les Sadduccéens, bien contents de ce qui lui arrive. Il passe en jugement devant le Romain Ponce Pilate, qui lui envoie : "Toi, tu es le roi des Juifs ?" Et l'accusation déclare "Quiconque se fait roi s'oppose à César !" Il est bien possible que Pilate, qui prononce la sentence de mort, ait cru que Jésus est un Zélote. Jésus est condamné à mort, et crucifié. La crucifixion est le châtement habituel des Romains envers les esclaves révoltés ou les colonisés rebelles. Ce qui est certain, c'est que Jésus a choqué, fasciné, enthousiasmé, mais il n'a touché que peu de monde. Seulement les idées nouvelles et les comportements nouveaux suivent leur chemin par delà la mort. Jésus était né en l'an 4 ou 5 avant le début du calendrier actuel. Il avait 33 ans. Il est mort Juif, et ses disciples aussi sont Juifs. Leur situation difficile continue à les pousser à la recherche d'idées neuves.

Jésus mort, c'est Paul, qui ne l'a pas connu, qui va transformer les idées d'une petite secte en une jeune religion nouvelle. Paul aussi est un rabbin Juif. Mais lui est originaire de plusieurs horizons. Il est à la fois Juif, Romain par un grand père, et Grec aussi. Paul est au départ un Juif persécuteur zélé des partisans de Jésus. Mais un jour, il a une vision et change brusquement d'avis. Il en a assez du côté strictement fermé de la religion juive. Il a envie de gagner aux idées religieuses les autres peuples qui n'ont encore que les vieilles croyances polythéistes. Mais les rabbins Juifs sont enfermés dans leur conservatisme. La crise va éclater sur le problème de la circoncision. Paul fait un pas décisif en proposant que l'on accepte dans la religion des gens qui répugnent à cette pratique traditionnelle juive. "Je suis d'avis de ne pas accumuler les obstacles devant ceux des païens qui se tournent vers Dieu, déclare Paul. Ecrivons-leur simplement de s'abstenir des souillures de l'idolâtrie, de l'immoralité, de la viande étouffée et du sang". La décision est prise. C'est le premier point de rupture avec la religion juive. Paul considère que Jésus remplace la Torah -les textes sacrés- des Juifs dans sa révélation de Dieu au monde. Cette idée d'un envoyé de Dieu sur Terre, et qui prend forme d'homme, sera la base de la nouvelle religion chrétienne. On peut donc dire que Paul est le

véritable fondateur de cette religion. Mais Paul lui-même reste encore Juif, et ne va pas jusqu'à penser que Jésus ait pu être lui-même de nature divine, à l'égal de Dieu. Pendant un siècle, ces premiers chrétiens continuent de prier Dieu tout comme les Juifs. Ils discutent comme les rabbins, et leurs églises ressemblent aux synagogues.

Les quatre Evangiles sont rédigés entre 64 et 100. Ils sont des réécritures remaniées d'anciens textes que nous n'avons plus. A partir d'une réalité elle-même racontée et interprétée différemment par divers auteurs, chacun y ajoute des légendes en toute bonne foi. L'époque n'est pas au raisonnement net et précis, surtout pour des gens de religion. Pour ne donner qu'un exemple, on trouve mieux de dire que Jésus est né à Bethléem, proche de la cité royale de Jérusalem, alors qu'il y a tout lieu de penser qu'il a dû naître à Nazareth, le petit bourg de ses parents. Le plus ancien des Evangiles, celui de Marc, est écrit après 64, année de la mort de Pierre, c'est le seul point dont on est sûr. Peut-être a-t-il été fini en 70. Celui de Matthieu est écrit après 70, celui de Luc entre 70 et 80. Enfin, celui de Jean date de la fin du 1er siècle. C'est Jean qui fait le pas, en l'an 100 après JC, de suggérer que Jésus est d'essence divine. C'est ainsi, que progressivement, ces hommes construisent la nouvelle religion chrétienne, essayant de l'améliorer, tentant de résoudre les problèmes qu'ils voient à leur croyance.

Engels note l'importance de cette évolution qui se fait dans l'adversité : *"Le Christianisme d'alors qui n'avait pas encore conscience de soi était à mille lieues de la religion universelle, dogmatiquement arrêtée par le concile de Nicée ; impossible de reconnaître celui-là dans celle-ci. Ni la dogmatique, ni l'éthique du Christianisme ultérieur ne s'y rencontrent ; en revanche, il y a le sentiment qu'on est en lutte contre tout le monde et que l'on sortira vainqueur de cette lutte ; une ardeur belliqueuse et une certitude de vaincre qui ont complètement disparu chez les chrétiens de nos jours et ne se rencontrent plus qu'à l'autre pôle de la société, chez les socialistes. En fait, la lutte contre un monde qui a, au début, l'avantage et la lutte simultanée des novateurs entre eux sont communes à tous deux ; aux chrétiens primitifs et aux socialistes. Les deux grands mouvements ne sont pas faits par des chefs et des prophètes -bien que les prophètes ne manquent ni chez l'un ni chez l'autre- ce sont des mouvements de masses. Et tout mouvement de masses est au début nécessairement confus ; confus parce que toute pensée de masses se meut, d'abord, dans des contradictions, parce qu'elle manque de clarté et de cohérence ; confus encore, précisément à cause du rôle qu'y jouent les prophètes dans les commencements. Cette confusion se manifeste dans la formation de nombreuses sectes qui se combattent entre elles avec au moins autant d'acharnement qu'elles combattent l'ennemi commun du dehors. Cela se passa ainsi dans le Christianisme primitif : cela se passe de même dans les débuts du mouvement socialiste, si affligeant que cela fût pour les honnêtes gens bien intentionnés qui prêchaient l'union, alors que l'union n'était pas possible".* Pendant un siècle et demi, le Christianisme est partagé presque uniquement par des opprimés, dans les plus basses couches populaires. Des esclaves, des pauvres, des immigrés, des femmes y adhèrent. La religion officielle, le polythéisme des classes dirigeantes, ne reconnaît pas les esclaves comme êtres humains. Et le Judaïsme reste la religion des seuls Hébreux. Ainsi, seul le Christianisme s'adresse à toutes les origines, et cherche à s'ouvrir.

Pour Léon, *"le Christianisme, à ses débuts, doit être considéré comme une réaction des masses travailleuses du peuple Juif contre la domination des riches classes commerciales. Jésus, chassant les marchands du Temple, exprime la haine des masses populaires juives contre leurs oppresseurs, leur hostilité contre le rôle prédominant des*

riches commerçants. Au début, les chrétiens ne forment que de petites communautés sans grande importance. Mais c'est au 2ème siècle, époque de la grande misère dans l'Empire romain, qu'ils parviennent à devenir un parti extrêmement puissant". Engels souligne quelle est, selon lui, "la conception fondamentale qui permet au Christianisme de s'épanouir. La notion que les dieux, offensés par les actions des hommes, pouvaient être apaisés par des sacrifices était commune à toutes les religions des Sémites et des Européens ; la première idée révolutionnaire fondamentale du Christianisme (empruntée à l'école de Philon) était que, par l'unique grand sacrifice volontaire d'un médiateur, les péchés de tous les temps de tous les hommes étaient expiés une fois pour toutes... pour les fidèles. De la sorte disparaissait la nécessité de tout sacrifice ultérieur, et par suite la base de nombre de cérémonies religieuses. Or, se débarrasser de cérémonies qui entravaient ou interdisaient le commerce avec des hommes de croyances différentes était la condition première d'une religion universelle". "Chez les Grecs, précise-t-il encore, l'immortalité passait plutôt pour une malchance. Advint le Christianisme, qui prit au sérieux les peines et les récompenses dans l'autre monde et créa le ciel et l'enfer ; ainsi était trouvée la voie par où conduire les laborieux et les accablés de cette vallée de larmes au paradis éternel. En fait, il fallait l'espoir d'une récompense dans l'au-delà pour arriver à élever le renoncement au monde et l'ascétisme de l'école stoïcienne de Philon au rang de principe éthique fondamental d'une nouvelle religion universelle capable d'entraîner les masses opprimées".

L'Epître de Jacques montre que le Christianisme primitif ne fait pas de cadeaux aux riches : *"Et maintenant, riches, pleurez, poussez des hurlements à cause des misères qui vous attendent. Vos richesses sont tombées en pourriture et vos vêtements ont été mangés par les vers. Votre or et votre argent se sont mouillés et leur rouille rendra témoignage contre vous et dévorera vos chairs comme un feu... Voilà que le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos champs et dont vous les avez frustrés, élève la voix et sa clameur a pénétré jusqu'au Seigneur Sabaoth".* (V, 1-4) Mais lorsqu'il va connaître un certain succès, ses dirigeants en gommant les aspects révolutionnaires. L'Evangile de Matthieu, qui est à l'origine un percepteur d'impôts, écrit désormais : *"Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume du Ciel vous appartient. Heureux ceux qui ont soif de justice, ils seront rassasiés".* Comme le souligne Léon, *"les pauvres sont devenus pauvres d'esprit ; le royaume de Dieu n'est plus que le royaume du ciel ; les affamés n'ont plus soif que de justice. La religion révolutionnaire des masses populaires se change en religion consolatrice de ces mêmes masses".*

Plus tard, l'Eglise prétendra que les premiers chrétiens ont été donnés à manger aux lions par milliers par les Romains. L'étude historique nous apprend que c'est largement exagéré. Ce qui est vrai, c'est qu'un citoyen romain qui prend la nouvelle religion se retrouve littéralement sans-papier, et n'a plus droit à aucune responsabilité. Il faut donc que les premiers chrétiens se serrent les coudes. Rome décide une chasse sérieuse contre les chrétiens après l'année 250.

3 - Le Christianisme devient religion d'Etat de l'Empire romain

L'Empire romain place la religion au premier plan. On prépare la guerre et on consacre la paix par des sacrifices. Cette religion est publique, et des spectacles sont dédiés aux dieux. Vis-à-vis des autres religions, l'Empire est tolérant et considère normal que de nouveaux dieux soient intégrés à l'Empire, au fur et à mesure de son expansion. Le

monothéisme des Juifs n'a, en soi, pas posé de problème. Les premiers chrétiens, dans un premier temps, ne sont pas vus différemment.

Mais les signes de déclin de l'Empire se multiplient. En 313, soudain, l'empereur romain Constantin décide de se convertir au Christianisme. Pourtant, Constantin en comprend mal bien des nuances. Mais il sait que cette religion monothéiste gagne facilement les peuples les plus divers. En en faisant la religion personnelle de l'empereur, il peut espérer justifier son emprise sur ces peuples différents. De religion persécutée, le Christianisme bascule complètement. Certains évêques n'en croient pas leurs yeux. Ils étaient aux travaux forcés, ils sont du jour au lendemain libérés et amenés à la table des princes. En 325, Constantin réunit le premier Concile chrétien, la réunion des évêques chrétiens, à Nicée. Il s'agit d'établir les règles du Christianisme, pour que les peuples les respectent et que tous croient en la même foi. Cette foi devient une loi écrite sous l'autorité des puissants.

En 380, le Christianisme devient religion officielle de l'Empire par décision de l'empereur Théodose. Un appareil d'Etat, et quel Etat ! L'Empire romain, se lance dans l'aventure de l'adoption d'une nouvelle religion pour tenter de durer face à ses nombreux problèmes. Ce sont maintenant tous les hauts fonctionnaires, tous les chefs militaires romains qui se rangent sous la bannière du Christ. L'argent coule à flots. Les basiliques qui se construisent deviennent impressionnantes. Mais la religion, en devenant religion d'Etat, au service des classes dirigeantes riches, change définitivement de nature. La répression est maintenant utilisée contre ceux que l'on considère comme déviants. L'empereur Maxime fait exécuter l'évêque d'Avila en 384. Toute pratique religieuse non officielle est désormais interdite. On fait surtout la chasse à l'Arianisme, doctrine apparue dans les années 300. Les penseurs de l'Eglise décident que Dieu a eu trois représentations, qu'il est à la fois Père, Fils et Saint-Esprit. En la personne de Jésus, Dieu le Père a envoyé aux hommes son Esprit. L'Arianisme considère qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, et que Jésus, son envoyé sur Terre, n'est pas de la même essence divine ni son égal.

Mais la nouvelle religion arrive bien tard, et surtout ne modifie en rien les pratiques économiques qui dissolvent l'Empire. Rome, sa capitale et son centre, ne fait plus qu'attirer à elle les produits exportés par les provinces, et ne rend rien en retour. Quant à l'industrie, elle se limite à la satisfaction des besoins de luxe de l'aristocratie italienne. L'Italie ne produit pas, elle n'est plus qu'un immense centre de gaspillage. Même l'esclave, dont le travail avait servi à l'expansion de la République romaine, devient un objet de luxe, et n'est plus utilisé pour produire sous l'Empire. Les classes dirigeantes romaines ont un profond mépris pour le commerce. Il est le plus souvent le fait d'étrangers.

Entre 160 et 180 après JC, sous Marc Aurèle, le mécontentement gronde aux quatre coins de l'Empire. *"L'Espagne refuse de fournir des soldats ; la Gaule est pleine de déserteurs. Les révoltes se répandent en Espagne, en Gaule, en Afrique"* (Léon). Au 3ème siècle, les liens économiques avec les pays les plus lointains sont interrompus. L'Empire développe la réquisition en nature, ce qui n'arrange rien. Les grands propriétaires de terres ne trouvant plus d'intérêt à produire pour vendre, doivent envisager de vivre de leurs terres, et n'ont plus intérêt à conserver le travail des esclaves. L'esclave est relativement peu productif. Il devient plus efficace de chercher une forme d'incitation, par exemple en attribuant une parcelle à un travailleur qui en tirera sa subsistance, et en imposant en échange un travail plus important sur le reste des terres. On passe ainsi de l'esclavage au servage. L'existence même

de l'Empire finit par perdre de la valeur aux yeux des classes possédantes des provinces. L'entretien d'une administration et d'une armée coûteuse pèse sur elles d'un poids trop lourd. Cette aristocratie abandonne les villes, qui tombent en décadence, et se réfugie dans ses villas de campagne, entourée de ses serfs.

L'esclavage passe au second rang comme mode d'exploitation. Mais ce recul ne doit rien au Christianisme, ni non plus aux autres religions d'ailleurs. Engels l'explique dans son étude de la formation de l'Etat chez les Germains : *"Le Christianisme est tout à fait innocent de la disparition progressive de l'antique esclavage. Il l'a pratiqué pendant des siècles dans l'Empire romain et, plus tard, il n'a jamais empêché le commerce d'esclaves auquel se livraient les chrétiens, ni celui des Allemands dans le Nord, ni celui des Vénitiens en Méditerranée, ni, plus tard encore, la traite des nègres. L'esclavage ne payait plus, et c'est pourquoi il cessa d'exister. Mais l'esclavage agonisant laissa son dard empoisonné : le mépris du travail productif des hommes libres. Là était l'impasse sans issue dans laquelle le monde romain était engagé. L'esclavage était impossible d'un point de vue économique ; le travail des hommes libres était proscrit au point de vue moral. Celui-là ne pouvait plus, celui-ci ne pouvait pas encore être la base de la production sociale. Pour pouvoir y remédier, il n'y avait qu'une révolution totale"*.

L'Empire romain christianisé va gagner un sursis d'un siècle. Au cours des années 380-390, l'Eglise se bat avec les autorités de l'Etat pour ne pas être digérée par lui, et se retrouver simplement comme une somme de petits privilégiés, parfaitement intégrés. L'Eglise chrétienne tient à exister en tant que force particulière. Ambroise, évêque de la ville impériale de Milan, la représente et tient tête, d'égal à égal, aux empereurs.

4 - Augustin, le péché originel et les femmes

La religion juive avait repris la conception selon laquelle les femmes étaient inférieures, dépendantes et dominées par les hommes. La Genèse a été écrite dans une société où les hommes dominent les femmes, une société faite de tribus patriarcales, commandées par l'homme le plus vieux, le patriarche. Pour eux, Dieu n'a fait la femme qu'avec une côte de l'homme. Et son premier acte a été un péché. Elle a entraîné l'homme à goûter au fruit défendu par Dieu. S'apercevant qu'il a été désobéi, Dieu annonça à Eve : *"J'aggraverai tes labeurs et ta grossesse, et tu accoucheras dans la douleur"*. Et il ajouta *"La passion t'attirera vers ton époux et lui te dominera"*. Le Christianisme primitif s'adresse aux femmes comme aux autres opprimés, comme un espoir de dignité, voire de libération. Il laisse espérer un meilleur sort aux femmes, ne serait-ce qu'en les acceptant. Les Ecritures enseignent qu'il n'y a ni masculin ni féminin dans le Christ. Et elles demandent aux hommes d'aimer leur épouse comme Jésus aimait son Eglise. Mais l'injonction de Jésus d'aimer son prochain ne change pas la place des femmes par rapport aux hommes. Rapidement, la jeune religion reprend la vieille vision de la femme, dépendante et dominée. Paul recommande : *"Femmes, soyez soumises à vos maris, comme au Seigneur... Enfants, obéissez à vos parents selon le Seigneur. Servez-le avec crainte et tremblements... Servez-le avec empressement comme servant le Seigneur"*. Le Christianisme devenu religion d'Etat, est aussi devenu une affaire exclusive des hommes qui, seuls, ont le pouvoir d'Etat.

Cette situation faite à la femme, les penseurs de la chrétienté vont l'aggraver encore.

En 410 après JC, l'Empire romain commence à être défoncé, Rome est pillée par les Wisigoths. Pour tous, la religion chrétienne est responsable de cette catastrophe. Les croyants des anciens dieux polythéistes, qualifiés jusque-là de manière méprisante de païens par les chrétiens, relèvent la tête : *"Tant que nous avons pu respecter nos dieux, Rome était victorieuse, disent-ils. Voilà où nous mène votre nouvelle religion."* Le danger est réel pour la religion chrétienne devenue religion d'Etat de s'effondrer en même temps que l'Etat qu'elle s'est mise à servir. Mais le Christianisme va s'en tirer par deux issues. Sur le plan moral, Augustin va apporter une explication aux événements catastrophiques en invoquant le péché originel et la femme comme responsable. Sur le plan politique ensuite, les chefs de l'Eglise chrétienne, les évêques, vont savoir s'allier avec les nouveaux rois, les fameux Barbares qui envahissent l'Europe.

Le premier penseur reconnu de l'Eglise chrétienne, et toujours considéré comme l'un des plus grands, l'évêque Augustin explique dans "La cité de Dieu" que la destinée terrestre n'a rien à voir avec celle des dieux. Le monde terrestre est entièrement voué au mal. Seul le ciel de Dieu est le domaine du bien. Le vecteur du mal sur terre, pour Augustin, et depuis pour l'Eglise chrétienne, c'est la femme. Dans ses Confessions, Augustin raconte comment Dieu *"fit tomber entre ses mains, par le moyen d'un homme gonflé d'orgueil, quelques livres des platoniciens, traduits du grec en latin"*. Augustin retrouve chez les platoniciens une manière de voir le monde qui lui convient exactement. Ce n'est pas un hasard. Les platoniciens avaient choisi une vision figée du monde, dans l'espoir d'empêcher l'écroulement de la société grecque alors aussi en décomposition. Dans ses derniers jours, la capitale régionale chrétienne dont il est l'évêque, Hippone, est encerclée par les Vandales. Augustin reprend et développe des aspects légués par les derniers Grecs. Comme eux, il a une vision désastreuse de l'humanité et de la vie sur Terre, opposée à un monde des dieux pur mais inaccessible, uniquement situé sur les autres astres du ciel. Comme eux, il prend vis-à-vis des rapports sexuels entre hommes et femmes une attitude de mépris.

Augustin en arrive à émettre l'idée que Dieu a voué l'humanité à la damnation éternelle, à cause du péché d'Adam et Eve, et que tous les descendants se transmettent cette faute durant l'acte sexuel. Il considère l'acte sexuel souillé par ce qu'il appelle "la concupiscence", terme méprisant qu'un être d'aujourd'hui sain et équilibré appellerait simplement le désir. *"L'homme déchu ne peut rien faire qui plaise à Dieu"*, déclare Augustin. La concupiscence est un mal, dit-il, parce qu'elle nous pousse à céder au désir irrationnel et à la recherche du plaisir charnel, alors que nous devrions chercher notre plaisir en Dieu seul. Il accuse les hommes d'oublier Dieu durant l'acte d'amour, et d'oser ainsi jouir sans pudeur. Cette vision est terrible, puisqu'elle condamne toute l'humanité, et pour toujours. On la retrouvera régulièrement tout au long de l'histoire chrétienne, chez les Cathares, ou encore chez Calvin.

Ce sont les femmes qui, dans l'esprit d'Augustin sont les principales responsables de cette situation catastrophique. Il écrit à un ami : *"Qu'il s'agisse d'une épouse ou d'une mère, où est la différence. C'est toujours Eve la tentatrice que nous devons redouter dans n'importe quelle femmes"*. D'ailleurs, il ne comprend pas très bien que Dieu ait créé le genre féminin, car, dit-il, *"pour vivre et s'entretenir ensemble, combien le compagnonnage de deux amis est-il préférable à celui d'un homme et une femme !"* La contagion du péché originel se transmet de génération en génération, par le sexe de la femme. Le péché originel est une véritable maladie religieusement transmissible et obligatoirement transmise à tous, du fait des femmes.

D'une certaine manière, les femmes payent donc le prix du sauvetage in extrémis de la religion chrétienne, menacée par la catastrophe de l'écroulement de l'Empire romain. La recherche désespérée d'un sauvetage de la valeur de la foi chrétienne malgré l'effondrement de l'Empire romain, amène Augustin à développer considérablement l'idée de l'emprise du mal sur terre. Et il en rend responsable une moitié du genre humain, les femmes. L'Eglise chrétienne peut dire merci aux femmes, dont le sort pour des siècles a permis au Christianisme de survivre à la fin du monde antique.

Dans ses "Mémoires d'un paysan bas-breton", Jean-Marie Perdiguet, paysan pauvre, donne une description cultivée et savoureuse d'humour de la conception de la femme que lui transmet l'Eglise à la fin du 19ème siècle : *"Les plus grands saints chrétiens trouvaient même que la femme n'était faite que de vices et de défauts. Le fameux saint Jérôme disait qu'elle n'était qu'une péclore ayant tous les vices du diable. Ce vieux coquin disait cela dans sa vieillesse, parce qu'il avait trop abusé des femmes dans sa jeunesse qu'il en fut dégoûté. Saint Thomas disait que c'était un être accidentel, un être manqué. Saint Jean de Damas disait que c'était un monstre, une bourrique, un affreux ténia qui a son siège dans le coeur de l'homme. Saint Jean Chrisostome disait qu'elle était la source du mal, l'auteur du péché, la perdution de l'âme et la porte de l'enfer. Saint Grégoire disait qu'elle n'avait pas le sens du bien et Erasme disait que c'était un animal inepte et féroce, cause de toutes nos misères. Voilà comment ces grands saints, qui ont dû avoir des démêlés là-haut avec les saintes, considéraient la femme, c'est-à-dire toutes les femmes"*. On peut ajouter que le réformateur Luther n'y changera rien. Il sera franchement dégoûté par la sexualité.

Dans le même élan, Augustin raye d'un trait de plume tout le savoir scientifique acquis par les Grecs pythagoriciens. Il déclare dans "La cité de Dieu" que toute oeuvre liée à des dieux païens (les dieux des religions polythéistes) *"est prostituée à l'influence des démons souillés et obscènes... Que Thalès s'en aille avec son eau, Anaximène avec son air, les stoïciens avec leur feu, Epicure avec ses atomes"*. Et poursuivant l'oeuvre de Platon, Augustin nie l'utilité de connaître la réalité du monde réel, pour ne privilégier que l'approche seule de Dieu. Augustin, tourmenté, écrit : *"c'est cette maladie de la curiosité qui nous pousse (...) à découvrir les secrets de la nature, ces secrets qui sont au-dessus de nous, qui ne peuvent nous servir à rien, et que les hommes ne recherchent que pour le désir de les connaître"*. De cette vision, et des pratiques que l'Eglise va en tirer au fil des siècles, vont découler l'effondrement de toute science pour de longs siècles, et une perturbation grave, malade, de la vie sexuelle des hommes et des femmes en Occident. La religion chrétienne est celle qui pousse le mépris des femmes et celui de la sexualité au plus haut point. Elle continue aujourd'hui, en interdisant aux femmes tous les moyens qui lui permettraient d'être libre de leur corps.

Mais cette manière de salir le sexe et les relations sexuelles n'a pas toujours existé, loin de là. Quelques siècles plus tôt seulement, les hommes de cette région du Moyen-orient ont une conception bien plus paisible et satisfaisante. On n'en a de traces précises qu'à partir du moment où l'écriture existe, avec le premier Etat, en Mésopotamie. Or, cette société a beau avoir elle aussi, ravalé les femmes au second rang, en avoir même fait les sujets de l'homme, maître absolu de la femme au même titre que ses serviteurs, son bétail et ses biens, elle garde encore une conception libre et épanouie de la sexualité. En fait, la société mésopotamienne, 1 500 ans avant JC, préconise deux types de relations sexuelles. Le premier est officiel, souhaité par la société, et il est destiné à fonder une famille à deux, un homme et une femme, et à avoir des enfants qui seront les sujets du royaume. Mais à côté règne l'amour libre, la

possibilité d'avoir des relations de son choix. Hommes et femmes gardent une grande égalité en amour. On retrouve de véritables prières, puisque adressées aux dieux et aux déesses, où la femme apprend à l'homme à lui procurer le plaisir de l'orgasme. *"Prends-moi ! dit une prière, n'aie pas peur ! Bande sans crainte ! Par ordre d'Ishtar (déesse de l'amour), de Shamash, d'Ea et d'Asalluhi ! Cette recette n'est pas de moi : c'est celle-là même d'Ishtar, déesse de l'amour !"* *"Fais-moi l'amour parce que je suis jeune, dit une autre prière, Fais-moi l'amour parce que je suis ardente ! Fais-moi l'amour comme un cerf ! Et moi, protégée par le dieu Ningursu, moi, je t'apaiserai !"* Ou ce poème d'amour, qui date également de 1500 avant JC :

*"Tu as pris ton plaisir avec moi, mon chéri :
Dis-le à ma mère, qu'elle t'offre des friandises
Et dis-le à mon père : il te fera des cadeaux
Ton âme, je sais comment égayer ton âme :
Dors chez nous, mon chéri, jusques au point du jour
Ton coeur, je sais comment te dilater le coeur
Dors chez nous, mon lion, jusques au point du jour
Et toi, toi, puisque tu m'aimes
Prodigues-moi, s'il te plaît, tes caresses, ô mon lion. (...)
Ce recoin doux comme le miel, pose ta main dessus, je t'en prie :
Pose ta main dessus comme sur une étoffe agréable au toucher,
Et referme ta main dessus, comme sur une étoffe voluptueuse au palper !"*

Jusqu'au 6ème siècle avant JC encore, on trouve des comportements comparables dans la Grèce antique. La femme doit se marier avec un homme, mais dans les milieux de l'aristocratie, il est d'usage qu'elles soient libres d'aller avec d'autres, hommes ou femmes. Inversement, les hommes, toujours dans l'aristocratie, entretiennent des relations homosexuelles tout à fait courantes, en plus des relations du mariage. C'est le plus souvent entre aînés et cadets que ces relations s'établissent, d'autant que toute une partie de la vie, à l'armée, au gymnase, voit une séparation entre hommes et femmes. Mais un peu plus tard, les femmes grecques perdent leur indépendance. Parmi les textes du Christianisme et du Judaïsme, on retrouve un peu de cette ancienne manière de voir le sexe et l'amour dans le Cantique des cantiques. Ce texte fait partie des nombreux textes compilés qui composent la Bible, et qui ont subi une sorte de censure. Finalement, après bien des hésitations, il a été conservé. Mais pour cela, les penseurs de l'Eglise ont affirmé que l'amour qui y est évoqué est en réalité un amour porté à Dieu. Mais le texte, lui, ne mentionne pas Dieu une seule fois...

C'est sans doute un peu avant l'avènement du Christianisme que la sexualité humaine a commencé à être réprimée en Occident, peut-être dès le 1er siècle avant JC. Mais le Christianisme pousse les choses à un degré incroyable. L'Ancien testament est encore relativement indulgent (Lévitique 15 et 18), et ne réprime que l'inceste, la nudité, l'homosexualité, la sodomie, et le coït pendant les règles de la femme. Le Nouveau testament parle de fornication pour qualifier les relations sexuelles hors mariage : *"Tu ne forniqueras point"*. Il établit une véritable police de la sexualité, et désigne une liste des comportements sexuels illégitimes, dans laquelle on trouve même l'acte sexuel dans le cadre du mariage s'il a pour seul objet la recherche du plaisir. Le divorce est condamné, et assimilé à l'adultère.

Dans la Genèse, le péché originel est seulement un péché de l'esprit, plutôt dû au fait de désobéir à Dieu qu'à autre chose. Et dans les Évangiles, il n'y a aucune déclaration du Christ

sur ce sujet. Mais Paul, vers l'an 60, dit ceci : *"Il est bon pour l'homme de s'abstenir de la femme"*. Il ne se préoccupe pas de la femme et de ce qui peut être bon ou pas pour elle. Et il ajoute d'un ton dégoûté *"mais à cause de la fornication, que chaque homme ait sa femme et chaque femme son mari"*. C'est vers 200 après JC que Clément d'Alexandrie commence à faire un rapprochement entre péché et acte de chair. Et c'est seulement Augustin, au début des années 400 après JC, qui théorise jusqu'à son comble le refus du plaisir et de la sexualité. Jérôme, contemporain d'Augustin, s'en prend même au mariage. Même dans le mariage, l'acte de chair reste marqué du péché originel ! *"Adultère est aussi l'amoureux trop ardent de sa femme"* répète Grégoire le Grand vers 600. Plus l'Empire va mal, plus Augustin passe son temps auprès des dirigeants politiques. Vers 420, *"Augustin est en rapport constant avec les comtes qui représentent l'empereur"* (Eslin 1999). Il fait tout ce qui lui est possible pour préserver le Christianisme et la chrétienté.

5 - La chrétienté au service des nouveaux rois barbares

L'Empire romain effondré, les évêques se retrouvent livrés à eux-mêmes dans les régions. *"Un moment capital de l'histoire occidentale est celui où, selon l'image bien connue, après la chute de l'Empire romain, les évêques occidentaux restés en place se tournent vers les rois barbares (...) Les évêques sont amenés à faire régner l'ordre et la discipline, à prendre parfois la direction d'opérations de police, à négocier avec les rois barbares, païens ou hérétiques. Puis les choses se stabilisant, ils remettent ces pouvoirs"* (Eslin 1999).

Soyons encore plus clair : les évêques se transforment, par réflexe, en sauveteurs des grands propriétaires de terres, des domaines et des grandes villas romaines. Ils deviennent des chefs de police, n'hésitent pas à guerroyer pour sauver la propriété privée, car des régions entières se retrouvent sans autorité. Si un danger existe dans ce genre de situation, c'est que la population profite de l'absence d'autorité, d'Etat, pour décider de reprendre les terres qu'elle doit travailler sans guère en profiter, ou s'y installer. En fait, ils se chargent de jouer le rôle d'Etat de transition entre l'Empire qui s'écroule et les nouveaux rois à qui il faut un peu de temps pour installer leur nouvelle autorité.

Lorsque les troupes et les rois barbares arrivent, les évêques négocient avec eux. Avit, évêque de Vienne vers 494, s'adresse à Sigismond, roi des Burgondes, jusque-là de religion arianiste, comme d'autres rois barbares. Il ne peut évidemment lui proposer de le soutenir en lui apportant la caution de la religion chrétienne. Sigismond a pris le pouvoir par ses propres moyens, par la force et la violence. Mais Avit a une autre proposition à faire au nouveau roi : celle de légitimer sa descendance. Que Sigismond devienne chrétien, et l'Eglise soutiendra publiquement sa lignée et celui qui lui succédera. Pour tout despote, et pour tout chef d'Etat responsable, le problème de sa succession est aussi important que celui de son installation. Sigismond accepte. Il se convertit au Christianisme. Vers 496, l'Eglise conclut un autre marché, encore plus important, avec le roi des Francs, Clovis. Clovis accepte de se baptiser et de reconnaître la religion chrétienne. Il aura ainsi le soutien de l'Eglise dans ses entreprises de conquête guerrière en Gaule. En échange de quoi il convertira de force au Christianisme les régions conquises.

Clovis reçoit aussi de l'Eglise de Rome le droit de nommer lui-même les évêques, qui jusque là étaient élus parmi les croyants. Mais ce transfert d'autorité à un roi ne plaît pas dans

l'est de l'Europe. Là, une partie de l'Empire romain tient encore debout, sous le nom d'Empire Byzantin. Et ses chefs religieux, qui bénéficient donc d'un appareil d'Etat toujours présent, ne comprennent pas les calculs de l'Eglise de Rome. Commence ainsi une division religieuse qui ira en s'aggravant, et va durer jusqu'à nos jours entre l'Eglise catholique romaine et l'Eglise de Byzance, aujourd'hui Istanbul, dite orthodoxe. Au moment de ce premier désaccord, Byzance, qui a autorité sur 80 % des chrétiens, se sent plus fort que Rome. Mais ce rapport va vite s'inverser.

Vers 525, six royaumes barbares se partagent l'Europe occidentale. Celui des Francs occupe le nord et l'ouest de la France actuelle et la moitié de l'Allemagne. Il conquiert le royaume des Burgondes, dans le centre de la France en 534, les Alamans dans l'est en 536. L'Eglise accompagne tous ces changements, toujours du côté des vainqueurs. Les dogmes de l'Eglise deviennent des boussoles politiques, et les passages de la Bible ont force de loi devant les tribunaux. Le Christianisme, devenu orphelin de l'Etat avec la chute de l'Empire romain, reste intimement lié aux classes sociales les plus hautes, les propriétaires de terres. C'est sur cette alliance que vont se bâtir les nouveaux Etats d'Europe.

Le Moyen-âge européen va être une très longue période d'un millier d'années, entre la fin de l'Empire romain en 476 et la découverte de l'Amérique en 1492. La société est organisée en trois catégories de personnes, ceux qui travaillent, ceux qui combattent et ceux qui prient. Ceux qui travaillent ont presque tous le dos courbé sur la terre, un travail pénible. Ils ne possèdent pas cette terre, et peuvent au mieux louer une tenure, une terre du seigneur, et se nourrir de ses produits. Mais il faut travailler pour payer ce loyer, et il faut aussi faire les corvées obligatoires sur les terres du seigneur.

Les seigneurs sont des guerriers professionnels. La seule éducation qu'ils ont et transmettent à leurs fils est la chevalerie, le métier de guerrier à cheval. Cet apprentissage permet au seigneur de se lancer à la conquête de nouvelles terres, avec leurs paysans, au détriment d'un autre seigneur. La guerre est donc le lot quotidien de cette société. Pour limiter le gâchis dû aux guerres incessantes, un chevalier peut mettre sous sa tutelle d'autres chevaliers, qui deviennent ses vassaux, et vont l'aider pour les prochaines guerres. C'est ainsi que les combats vont entraîner des groupes de plus en plus nombreux de chevaliers. Le roi est en fait le seigneur le plus puissant, celui qui a aussi le plus de vassaux, le plus de terres, le plus de moyens militaires.

Les seules personnes cultivées sont les membres du clergé. Ils ont la charge des écoles, fondent des hôpitaux appelés maisons-dieux, où l'on attend le plus souvent que la mort arrive. Et ils s'occupent de l'hospitalité aux pauvres et aux voyageurs. Engels donne une analyse sociale du clergé du Moyen-âge : *"Le clergé se divisait lui-même en deux classes tout à fait distinctes. La hiérarchie ecclésiastique féodale constituait la classe aristocratique : les évêques et les archevêques, les abbés, les prieurs et autres prélats. Ces hauts dignitaires de l'Eglise étaient ou des princes d'Empire eux-mêmes, ou des seigneurs féodaux dominant, sous la suzeraineté d'autres princes, de vastes territoires avec de nombreux serfs et corvéables"*.

L'église est pendant longtemps le seul bâtiment de pierre que connaissent les gens des campagnes. Ensuite ce sera le cas des châteaux, d'abord en bois. *"Non seulement ils exploitaient leurs sujets aussi impitoyablement que la noblesse et les princes, dit Engels en parlant de la riche classe des prêtres qui quadrillent la campagne, mais ils s'y prenaient d'une*

façon plus cynique encore. Outre la violence directe, ils employaient toutes les chicaneries de la religion ; outre les horreurs de la torture, toutes les horreurs de l'excommunication et du refus de l'absolution, toutes les intrigues du confessionnal pour arracher à leurs sujets leur dernier liard ou augmenter le patrimoine de l'Eglise. La falsification de documents était pour ces dignes hommes un moyen courant et familier d'extorsion. Mais quoique, outre les prestations et les taxes féodales ordinaires, ils touchassent également la dîme, tous ces revenus ne leur suffisaient pas encore. Pour soutirer encore plus d'argent au peuple, ils eurent recours à la confection d'images saintes et de reliques miraculeuses, à l'organisation de lieux de prière qui procuraient le salut, au trafic des indulgences, et cela pendant longtemps avec le plus grand succès (...) La fraction plébéienne (Note : populaire) du clergé se composait des curés des villages et des villes. Ils étaient en dehors de la hiérarchie religieuse féodale de l'Eglise, et ne participaient en aucune façon à ses richesses. Leur travail était moins contrôlé, et quelque important qu'il fût pour l'Eglise, bien moins indispensable pour le moment que ne l'était les services policiers des moines encaserné" (La guerre des paysans). La dîme, ou dixième de la production, est un impôt dû par le paysan, l'immense majorité de la population, et qui va à l'Eglise locale. Certains paysans sont attachés à la terre, c'est-à-dire revendus avec, ce sont les serfs. C'est ce peuple qui produit les richesses. Mais il ne lui reste rien, et sa condition est souvent terrible. Les révoltes sont nombreuses. Mais l'Eglise demande de respecter cet ordre injuste et dur. Si les fidèles suivent ses prescriptions, ils seront sauvés, dit-elle. Sinon, pour l'éternité, ils devront subir les tortures de l'enfer. Sans cesse, les prêtres décrivent les délices du paradis, et les horreurs de l'enfer.

Le haut clergé possède des seigneuries, vit en fait tout comme les seigneurs. Les clercs touchent la dîme, mais aussi de très nombreux dons. Ils en font un moyen de se faire pardonner les péchés, aussi bien des pauvres que des seigneurs. Par ces moyens, l'Eglise devient une puissance de plus en plus riche. Les postes et les titres de la hiérarchie de l'Eglise finissent par devenir des objets de marchandage, qui s'achètent et se revendent. Pour être évêque, il faut verser 100 sous d'or. *"Dans l'Eglise, propriété de Dieu, il n'y a presque rien qui ne soit donné à prix d'argent : épiscopat, prêtrise, baptême"*.

6 - L'orthodoxie, ou l'interdiction de divorce pour le couple Eglise - Etat

Du temps de l'Empire romain, lorsque le Christianisme devient religion d'Empire, Constantinople joue un rôle de plus en plus grand. L'empereur romain a des liens privilégiés avec le patriarche de Constantinople. C'est là que se jouent la préparation des conciles, que se décident les modifications administratives du monde chrétien. Rome n'est qu'une des six "supermétropoles" de l'organisation initiale de l'Eglise, avec Alexandrie, Antioche, Césarée de Cappadoce, Ephèse et Héraclée. Toutes les autres sont situées dans l'orbite de Constantinople, et certaines passent sous son autorité. A tel point que Constantinople commence à vouloir se comporter en dirigeante universelle. En 692, elle s'attaque aux "singularités" romaines, les pratiques de pénitence, par exemple. Lorsque l'Empire romain d'Occident s'effondre sous le coup des barbares, et que les évêques romains proposent leurs services aux rois barbares, pour Constantinople, c'est une alliance avec l'ennemi. En tous cas, avec leurs ennemis, car ils menacent aussi la partie orientale de l'Empire. Le couronnement de Charlemagne par le pape romain en l'an 800 est considéré comme une trahison par Constantinople.

La coupure qui s'établit est à l'origine d'une vision différente des rapports entre l'Eglise et l'Etat. L'Eglise orthodoxe a ceci d'orthodoxe qu'elle considère son sort personnel inséparable de celui de l'Etat avec lequel elle est liée. L'Eglise catholique est de ce point de vue volage. Elle n'hésite pas, en cas de veuvage, à proposer des fiançailles immédiates au jeune prétendant étatique. Pour l'Eglise orthodoxe, le couple Eglise-Etat n'a pas droit au divorce. Cette fidélité de l'orthodoxie l'entraîne à vivre les événements historiques, expansion de l'Islam au 7ème siècle, évolution de l'Eglise romaine, invasion de l'Islam turc au 15ème siècle, révolution russe et systèmes bureaucratiques dans les pays de l'Est, comme autant de drames. A l'intérieur du couple Eglise-Etat, l'Eglise orthodoxe se laisse empiéter et devient l'instrument de l'Etat. L'Empereur Justinien (527-565) dit des fonctions de l'Eglise et de l'Etat qu'elles sont "*unies sans séparation ni confusion*", les comparant au caractère à la fois divin et humain du Christ. Il ne se prive pas pour dicter sa profession de foi aux évêques. L'empereur pourvoit aux besoins matériels de l'Eglise. En échange, le patriarche parraine le nouvel empereur et déclare l'origine de son pouvoir absolu sacrée. Mais c'est l'empereur qui impose son candidat comme patriarche, et il n'a pas de mal à le défaire quand bon lui semble. Basile Ier, vers 885, compare l'union de l'empereur et du patriarche à celle de l'âme et du corps : "*Les institutions gouvernementales qui sont faites de pièces et d'éléments dispersés, étant toutes rassemblées pour s'adapter à l'homme, leurs pièces maîtresses et les plus nécessaires sont l'empereur et le patriarche*".

Rome et Constantinople vivent de fait séparément. En 1054, une poussée de fièvre théologique les amène à se lancer des anathèmes réciproques, chacun excommuniant l'autre. En 1453, Constantinople est prise par les Turcs musulmans. L'orthodoxie n'a plus de capitale. Ce rôle revient alors à la Russie. Dans l'ouest de la Russie, un Etat, chrétien dès l'origine, a été fondé vers le 9ème siècle après JC, autour de la ville de Kiev. Il n'est pas le fait des cavaliers sibériens, mais d'autres envahisseurs, les Vikings, qui à leur tour, envahissent les barbares Slaves. Venant de Scandinavie, ces marchands-guerriers pénètrent en Russie en remontant ses fleuves, au même moment où d'autres Vikings envahissent l'Angleterre et la Normandie. Ils sont donc à l'origine des premiers seigneurs russes. Ils se "slavisent" et oublient leurs origines. Aux alentours de l'an 1000, l'Etat de Kiev s'étend jusqu'à la mer Baltique, sur 8 000 km du nord au sud. Kiev est dès l'origine chrétienne, à la fois sous l'influence des fondateurs eux-mêmes, qui commencent à être christianisés, mais aussi du fait des liens privilégiés, notamment commerciaux, qui s'établissent avec Constantinople. Au 15ème siècle, Moscou prend la relève de Kiev comme pôle dominant. Au 16ème siècle, des commerçants russes en partent en direction de la Sibérie, où ils installent des places fortes, toujours plus loin. C'est par ce moyen que l'Etat russe colonise progressivement l'immense Sibérie, et la dompte. Il y met trois siècles, entre l'installation d'une place forte à Tioumen en 1586, et l'annexion des territoires de l'extrême-est qui donnent enfin l'accès à la mer, en 1860.

Moscou se retrouve à assurer la direction de la foi "orthodoxe" en 1453. On l'appelle la "troisième Rome". L'orthodoxie russe se comporte alors exactement comme la Constantinople du passé. Trop contente de cette situation, elle se déclare indépendante du reste de l'Eglise. "Autocéphale", elle est sa propre autorité. Le moine de Pskov dit tout haut ce que la majorité de l'Eglise russe pense tout bas : "*Tous les empires chrétiens ont péri, ils ont fait place à l'empire de notre seul maître, l'empire de Russie. Deux Rome ont succombé, la troisième est debout, et il n'y aura pas de quatrième*". En 1721, Le tsar Pierre le Grand supprime le poste de patriarche, et le remplace par un fonctionnaire qu'il nomme lui-même. C'est la révolution soviétique russe qui permet à la religion orthodoxe de remettre en place un

patriarche. Mais les historiens préfèrent passer sous silence la liberté qui existe du vivant de cette révolution, pour passer directement à la dégénérescence stalinienne. Au 19ème siècle, la vague des nationalismes en Europe touche de plein fouet le monde orthodoxe. Une à une, les Eglises de Grèce, de Serbie, de Roumanie, de Chypre, se déclarent "autocéphales" à leur tour.

La révolution russe de 1917, puis l'occupation des pays de l'Est de l'Europe par l'Armée rouge et l'instauration de régimes liés à l'URSS, obligent les Eglises orthodoxes à sortir du confort de leur relation de couple à vie avec l'Etat. L'Etat leur demande le divorce. Il se fait partout à l'amiable. Sauf en Albanie, où le dictateur Enver Hodja se lie à la Chine, et décide d'instaurer un athéisme obligatoire, les régimes de l'Est sont tolérants avec l'orthodoxie. A Moscou, elle dispose de deux académies et trois séminaires. Seule la propagande religieuse est interdite. L'Etat des différentes bureaucraties de l'Est laisse en réalité à l'Eglise les moyens de vivre. En échange, celle-ci montre sa reconnaissance, en soutenant certaines positions de l'Etat, sur le plan social, ou dans le domaine international, en revendiquant le désarmement. La Grèce, seule, reste dans le secteur allié. Eglise et Etat y restent liés, et la fortune de l'Eglise devient considérable. En échange, elle sert de porte-parole du gouvernement pour faire passer certains de ses points de vue.

7 - L'Eglise et la construction de l'Etat féodal

Vers 635, l'Empire byzantin prend les coups des cavaliers musulmans qui s'emparent des dernières décombres de l'empire romain. L'Islamisme vient de naître, troisième religion monothéiste, religion d'Etat dès le début, et religion de conquête. Byzance est occupée, ainsi que Jérusalem. Alors que l'Eglise orthodoxe recule gravement, l'Eglise romaine lance des moines de choc en Europe du nord, conquérir à sa religion les régions situées en dehors de l'ancien Empire romain, Grande-Bretagne, Belgique, Allemagne. En 755, l'Eglise renouvelle l'opération faite avec Clovis, pour obtenir cette fois d'avoir à sa disposition un territoire en propre. Le pape Etienne sacre le roi des Francs, Pépin le Bref. En échange, Pépin le Bref s'en vient faire une expédition en Italie. Il tue le roi des Lombards, et offre en cadeau à l'Eglise un petit territoire, les Etats pontificaux, qui existent encore aujourd'hui.

Une première tentative de rétablir sur l'Europe un Etat centralisé est menée par Charlemagne. La collaboration entre Charlemagne et l'Eglise est totale, qu'il s'agisse de légitimer son entreprise, de soutenir ses opérations militaires, ou de trouver des relais locaux au nouveau pouvoir central. En l'an 800, le pape Léon III le couronne "Empereur". Charlemagne part à la conquête de l'Allemagne encore polythéiste, pour la convertir et la soumettre à son nouvel Empire. Dès que ses troupes ont maté une région, les terres sont transférées à l'Eglise qui s'occupe d'en répartir la propriété, et de les administrer. Les terres sont découpées selon la structure de l'Eglise, et ce sont les évêques qui se chargent de leur administration. L'Eglise sert ainsi de premier appareil d'Etat sur les nouveaux territoires qui viennent d'être défrichés. Charlemagne se considère comme chef de l'Eglise, et au-dessus du pape, représentant de Dieu sur terre.

Charlemagne met en place un système d'écoles. Mais c'est seulement aux membres de l'Eglise qu'elles sont destinées. Au petit peuple, on ne laisse que la religion. L'Eglise se méfie en réalité de toute étude, et peut-être plus encore de celle de la religion. Elle se contente de demander de croire en ce qu'elle dit. Elle considère que c'est elle qui doit respecter la foi au

nom du peuple, et juge celui-ci incapable d'y parvenir vraiment. Les curés lui apportent juste une sorte de morale, à travers le prêche qu'ils font à l'église. On ne donne à la population aucun moyen de comprendre le monde. Le pauvre ne sait ni lire, ni écrire. Il n'a droit qu'à un apprentissage oral, en écoutant le curé faire son prêche. A l'époque, on ne trouve pas de représentation du Christ. Seule sa majesté le roi est représentée, et on considère que c'est une atteinte à sa toute-puissance de le concurrencer sur ce terrain.

Avec Charlemagne, la religion pénètre dans la vie quotidienne des gens. L'Eglise devient présente de la naissance à la mort, en passant par le mariage. Elle tient l'Etat civil, enregistre les décès. Si l'on n'est pas baptisé, on est inexistant. Il faut penser à Dieu pendant que l'on fait l'amour, et ensuite aller en parler à son confesseur. En attendant les promesses d'un paradis mirifique ou d'un enfer terrible dans l'au-delà, sur terre l'Eglise ne met en place que des punitions, toujours des punitions, jeûnes, flagellations, envois dans des pèlerinages lointains, enfermement au couvent. La pire des condamnations, si le coupable s'obstine, est l'excommunication. On est alors considéré comme retranché de la communauté des fidèles, autant dire de la société. Tout le monde devra vous éviter comme un pestiféré.

Mais le régime de Charlemagne ne s'accompagne pas d'un développement de l'économie, et sa tentative échoue. Le morcellement du Moyen-âge reprend son cours. A certains moments, le domaine royal s'étend tout juste jusqu'à Etampes. Une seule puissance ne recule pas, c'est l'Eglise. Et ce aussi bien au niveau central où elle est la seule à posséder des structures hiérarchisées et reconnues qu'au niveau local, où ce sont souvent ses hommes qui exercent directement le pouvoir.

Jusque vers l'an 1000, le pouvoir des princes et celui de l'Eglise se confondent pratiquement. Les deux puissances ne cessent à la fois de s'épauler, et de se se concurrencer. Toutes deux sont au service des seigneurs, propriétaires de terres. L'Eglise prend l'habitude de choisir ses nouveaux évêques parmi les seigneurs. Et ils mènent la même vie qu'eux, pratiquent la chasse en temps de paix, et la guerre au genre humain le reste du temps. Ce sont en fait de véritables barbares. Un recueil raconte : *"L'évêque Jérôme s'élança à l'attaque et alla les frapper à l'extrémité de leur camp. Il faisait des prouesses ; Dieu qu'il se battait bien ! Il en tua deux avec la lance et deux avec l'épée"*. Une règle interdit aux prêtres de verser le sang, mais c'est une règle... pieuse. Dans les années qui précèdent l'an mille, cette confusion qui fait du prêtre un homme de pouvoir n'est pas loin de faire disparaître l'Eglise en tant que telle. Bien des évêques et des abbés ont fini par complètement oublier la religion. Et la multiplication de leurs affaires se fait au détriment de l'autorité de Rome. Il faudra l'instauration d'une véritable gendarmerie de l'Eglise, avec la création des monastères de l'ordre de Cluny, pour reprendre le dessus, au prix de plusieurs décennies d'efforts.

A l'arrivée de l'an mille, les peurs et les idées de fin du monde deviennent angoissantes. C'est que le Moyen-âge n'a connu que crises, guerres et désolation. L'Eglise n'apporte aucun réconfort sur terre. Il n'existe d'espoir que dans l'au-delà, à condition d'avoir respecté bien des obligations religieuses. Mais l'an mille, contrairement aux prédictions, est plutôt un tournant vers une période moins sombre. Le véritable moteur de l'histoire, les forces économiques, font leur oeuvre silencieuse, sans forcément que les hommes y réfléchissent ou s'en rendent compte. Au 11ème siècle, l'Europe connaît un premier changement, une petite éclaircie. Sans que le monde des campagnes ne bouge encore, et bien qu'il reste tout à fait majoritaire, on assiste à un renouveau des villes. Le commerce est en train de reprendre, et la

population est plus nombreuse. Les techniques de production agricole ont réussi à faire quelques progrès. On laisse reposer les sols une année sur deux ou trois, on donne des plantes fourragères aux bêtes, on assèche des marais. Bientôt on va multiplier les moulins à eau le long des rivières. La technique est déjà ancienne, mais on découvre maintenant le moyen de l'utiliser pour la métallurgie (soufflets de forge), le textile (fouage des draps), etc.

Des bourgs nouveaux apparaissent, puis grossissent, deviennent des villages de 1 000, 2 000 habitants, qui s'entourent de murailles pour se protéger. La ville reste très liée à la campagne, mais de nouvelles couches sociales, les artisans, les marchands, se développent. On nomme ces habitants de la ville les bourgeois. Pourtant, la ville reste sous la domination d'un seigneur, qui impose les mêmes charges qu'à la campagne. L'artisanat et le commerce se sentent brimés, et vont s'allier pour exiger du seigneur de pouvoir mener leur activité sans être taxés. Le conflit peut se régler pacifiquement, moyennant un paiement au seigneur. Il peut mener aussi à des luttes violentes, ainsi l'évêque de Laon, le seigneur de la ville, est-il massacré par des bourgeois révoltés.

Les villes cherchent donc à s'émanciper du pouvoir local des seigneurs, et cette lutte unit tous les habitants. Ce "mouvement communal" parcourt les 11^{ème} et 12^{ème} siècles. Les bourgeois mettent en place leur propre système de gouvernement, par élection, nouveauté absolument révolutionnaire dans le monde du Moyen-âge. Ce sont les commerçants les plus riches ou les plus influents qui parviennent à se faire élire maire ou magistrat. L'artisan lui-même possède son échoppe et ses outils de travail. Propriétaire du fruit de son travail, il n'est pas exploité. Mais bientôt une nouvelle catégorie apparaît, pour aider au travail, les ouvriers. Eux ne possèdent rien que leurs bras, et sont sans cesse à errer entre chômage et salaire de misère.

8 - Des hérésies populaire -Dolciniens- et aristocratique -Cathares-

La richesse de l'Eglise est choquante, surtout lorsque cette institution demande à la population d'accepter son sort de misère. Mais le paysan, qui vit dans un monde de souffrance et de peur, est prisonnier d'une contradiction. Il a absolument besoin de Dieu, qui est pour lui un refuge, un espoir, un rare moment de douceur. Son seul moyen de se révolter, c'est dans la religion qu'il va le chercher. *"Pour pouvoir toucher aux conditions sociales existantes, il fallait leur enlever leur auréole sacrée"* (Engels, La guerre des paysans). La tendance à vouloir modifier la manière officielle dont l'Eglise présente Dieu et l'espoir qu'il donne aux hommes, se développe inévitablement. Cette tendance, l'Eglise la qualifie d'hérésie, et lui mène la guerre. Ce phénomène ne concerne pas seulement les couches populaires opprimées. En l'absence d'expression libre, de possibilité de parole hors de l'Eglise, les intérêts des classes sociales intermédiaires qui se considèrent lésées se manifestent aussi sous forme de contestation religieuse.

C'est un point qu'Engels a particulièrement étudié, et dont il parle avec passion : *"L'opposition révolutionnaire contre la féodalité se poursuit pendant tout le Moyen âge, nous dit-il dans "La guerre des Paysans". Elle apparaît, selon les circonstances, tantôt sous forme de mystique, tantôt sous forme d'hérésie ouverte, tantôt sous forme d'insurrection armée (...) Nous pouvons laisser ici de côté les hérésies patriarcales des Vaudois ainsi que l'insurrection des Suisses, comme étant, d'après leur forme et leur contenu, des tentatives réactionnaires de*

s'opposer au mouvement de l'histoire et comme n'ayant qu'une importance locale (...)" Pour ce qui est "de l'hérésie qui était l'expression directe des besoins paysans et plébéiens, (elle) était presque toujours liée à une insurrection. Elle comportait, certes, toutes les revendications de l'hérésie bourgeoise concernant les prêtres, la papauté et le rétablissement de la constitution de l'Eglise primitive, mais elle allait aussi infiniment plus loin. Elle voulait que les conditions d'égalité du Christianisme primitif soient rétablies entre les membres de la communauté et reconnues également comme norme pour la société civile. De l'égalité des enfants de Dieu, elle faisait découler l'égalité civile, et même en partie déjà l'égalité des fortunes. Mise sur pied d'égalité de la noblesse et des paysans, des patriciens, des bourgeois privilégiés et des plébéiens, suppression des corvées féodales, du cens, des impôts, des privilèges et en tous cas des différences de richesse les plus criantes, telles étaient les revendications posées avec plus ou moins de netteté et soutenues comme découlant nécessairement de la doctrine chrétienne primitive (...) Les plébéiens (Note : la classe populaire) constituaient, à l'époque, la seule classe placée tout à fait en dehors de la société officielle. Ils étaient en dehors de l'association féodale comme de l'association bourgeoise. Ils n'avaient ni privilèges, ni propriété, et ne possédaient même pas, comme les paysans et les petits-bourgeois, un bien, fut-il grevé de lourdes charges".

Vers l'an 1000, l'hérésie des pauvres des campagnes est encore difficile à distinguer de l'hérésie bourgeoise. En 1015, près de Châlons, un dénommé Leutard entraîne des paysans autour d'une doctrine qui demande le simple respect des préceptes du Nouveau testament, et refuse certaines exigences de l'Eglise. En 1022, le premier bûcher flambe à Orléans : 16 chanoines "*prouvés être manichéens*" sont brûlés. Les Manichéens dénoncent les vices de l'Eglise, et revendiquent l'idéal de pauvreté et la nécessité de "*suivre nu le Christ nu*". "*L'hérésie rêve d'une autre société*", dit Jean Vermeil. "*Le hérétiques nient les vertus du sacre (...) Ils combattent la part de magie qui encombre encore les pratiques religieuses (...) Ils prônent l'égalité et travaillent tous de leurs mains. Leur accueil des femmes comme personnes de plein droit est sans doute la raison majeure de leur persécution (...) Les femmes hérétiques sont considérées comme des sorcières. L'une d'entre elles reconnaît, sous la torture, devant Robert le Bougre (Note : un Inquisiteur), avoir été transportée à Milan un Vendredi saint pour servir les bougres à table. Pendant ce temps, un démon a pris sa place auprès de son mari. Le déplacement aérien est une charge classique contre les sorcières*" (Vermeil 1993).

D'autres bûchers se mettent à flamber en Allemagne, en Italie, en France. Les papes jugent que les évêques locaux qui dirigent ce nettoyage ne sont pas assez efficaces. Ils envoient des moines directement sous leurs ordres, mais n'en sont pas encore satisfaits. En 1140, un chanoine, Arnaud de Brescia réussit à entraîner le peuple de Rome dans une révolte qui envahit les palais du pape. L'armée impériale intervient pour restaurer l'ordre des riches. Arnaud de Brescia est brûlé avec ses disciples. Les règles établies par l'Eglise précisent que les habitations des hérétiques doivent être rasées et transformées en dépôts d'ordures. Si on soupçonne un individu mort d'avoir été hérétique, il faut immédiatement déterrer son cadavre, et le brûler afin qu'aucune relique ne puisse être adorée par le peuple.

En 1300 en Italie, un courant populaire, le groupe de Dolcino, donne du fil à retordre à Rome pendant un siècle. Dolcino est un partisan de Segarelli, qui a fondé la secte des Apostoliques. Segarelli a vendu tous ses biens, comme l'avait aussi fait Pierre Valdo, qui fonda le mouvement vaudois, et distribué l'argent aux pauvres. Il voulait revenir à l'Eglise

primitive, mais il ne souhaitait pas nuire au pouvoir établi. Il réussit à gagner 300 membres, et à essaimer dans toute l'Europe. D'abord condamné à la prison à vie, Segarelli est finalement mis au bûcher en 1300.

Dolcino reprend le mouvement, et en fait un véritable groupe révolutionnaire, abandonnant la doctrine non-violente de Segarelli. Comptant bientôt 4 000 partisans, il organise la guérilla dans les régions de Novare et Verceil. Dolcino annonce pour l'année 1305 la disparition du clergé avec toutes ses richesses, la chute de l'Eglise corrompue. Le mouvement devient une véritable jacquerie paysanne. De 1303 à 1307, il résiste à plusieurs expéditions militaires. Les Dolciniens vivent en une sorte de communauté libertaire. Ils considèrent que la simple mendicité n'est pas une solution. Pour eux, les redevances et les dîmes payées aux prêtres de l'Eglise romaine devraient être employées pour la collectivité paysanne. Ils rejettent aussi la doctrine de l'Eglise sur la chasteté, et commencent à concevoir un autre rapport entre hommes et femmes que celui basé sur l'idée du péché. On peut faire l'amour sans pécher, affirment-ils à une époque où la dictature de l'Eglise en ce domaine est absolue.

Le pape Clément V lance une véritable croisade, encercle les Dolciniens, les affame, puis les écrase, le 23 mars 1307. Dolcino et sa femme Margarita meurent dans les supplices les plus odieux. Après quoi l'Inquisiteur Bernard Gui pourchasse les partisans de Dolcino dans toute l'Europe. Il en trouve en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en France et à Prague en 1315. Il en brûle à Trente en 1332 et 1333. Vers 1350, 24 Dolciniens sont encore exécutés à Padoue. Et en 1402, l'Inquisiteur Schoneveld en envoie à nouveau deux au bûcher.

Les livres d'histoire, les conférenciers qui font visiter les monuments, parlent parfois des hérésies bourgeoises, rarement des hérésies populaires. C'est qu'un clivage existe encore, et le problème qui oppose bourgeois et prolétaires n'est pas réglé. *"L'hérésie des villes -et c'est l'hérésie à proprement parler officielle du Moyen âge- se tournait principalement contre les prêtres, dont elle attaquait les richesses et la position politique. De même que la bourgeoisie réclame maintenant un gouvernement à bon marché, de même les bourgeois du Moyen âge réclamaient une Eglise à bon marché. Réactionnaire dans sa forme, comme toute hérésie qui ne voit dans le développement de l'Eglise et des dogmes qu'une dégénérescence, l'hérésie bourgeoise réclamait le rétablissement de la constitution simple de l'Eglise primitive et la suppression de l'ordre exclusif du clergé. Cette institution à bon marché aurait eu pour résultat de supprimer les moines, les prélats, la cour romaine, bref, tout ce qui dans l'Eglise coûtait cher. Étant elles-mêmes des républiques, les villes par leurs attaques contre la papauté exprimaient pour la première fois sous une forme générale cette vérité que la forme normale de domination de la bourgeoisie, c'est la république"*. On voit, précise Engels, *"tant dans le Midi de la France qu'en Angleterre et en Bohème, la plus grande partie de la petite noblesse s'allier aux villes dans la lutte contre les prêtres et dans l'hérésie -phénomène qui s'explique par la dépendance de la petite noblesse à l'égard des villes et par sa solidarité d'intérêts avec ces dernières contre les princes et les prélats ; nous le retrouverons dans la Guerre des paysans"*.

L'hérésie cathare est racontée dans les livres d'école. On parle à son propos aussi des Albigeois, car ces hérétiques sont nombreux dans la région d'Albi. Sur le plan des idées religieuses, l'origine en serait un foyer bulgare, d'où elles seraient venues au retour d'une croisade. Ce qui est sûr, c'est que la croyance d'origine est celle de Manès, prêtre iranien du

3ème siècle après JC. Cette religion, le Manichéisme, est fondée sur l'existence de deux dieux opposés, celui du Bien et celui du Mal. Elle considère le Dieu créateur auquel on croit en Occident comme le Dieu du Mal. Elle nie qu'il ait pu s'incarner matériellement, ni mourir sur une croix. Les Manichéens pensent qu'au moment de la mort, le corps ne ressuscite pas en gloire, mais l'âme se réincarne dans un autre corps, et ceci à de nombreuses reprises, jusqu'à ce qu'enfin, échappant à ces transmigrations, elle rejoigne l'Esprit divin pour l'éternité, lorsque le dieu du Bien l'aura emporté sur le dieu du Mal.

Sur le plan pratique, les Cathares refusent toute l'institution de l'Eglise. Ils délaissent les églises, se moquent des prêtres, refusent les sacrements, et bien entendu le versement de la dîme. Ils se donnent une contre-église où chacun peut être prêtre, même les femmes. C'est en fait une contre-église à bon marché, sans bâtiment et sans professionnels. Pour l'Eglise officielle, c'est un danger insupportable. De grands seigneurs, des bourgeois, des membres de professions libérales sympathisent avec le Catharisme. Cette hérésie touche le sud de la France. Elle gagne peu de paysans. En 1214, une armée de chevaliers du Nord de la France répond à l'appel du pape pour mener une croisade contre les Albigeois. Le pape promet de distribuer les terres conquises. Une véritable boucherie a lieu, notamment à Béziers, en 1208. L'abbé de Cîteaux, Arnaud Amaury, aurait dit aux envoyés du pape : "*Tuez les tous. Dieu reconnaîtra les siens !*" En 1244, 200 personnes enfermées sont brûlées vives à Montségur.

Les chefs des mouvements hérétiques sont issus de la partie populaire du clergé, celle que délaissent l'Eglise. "*C'est pourquoi* , précise Engels, *ils étaient plus mal payés et leurs prébendes étaient la plupart du temps très minces. D'origine bourgeoise ou plébéienne, ils étaient assez près de la situation matérielle de la masse pour conserver, malgré leur état de prêtres, des sympathies bourgeoises et plébéiennes. La participation aux mouvements de l'époque, qui n'était qu'une exception chez les moines, était de règle chez eux. Ils fournirent les théoriciens et les idéologues du mouvement, et un grand nombre d'entre eux, représentants des plébéiens et des paysans, moururent pour ce fait sur l'échafaud.* "

9 - L'Eglise et l'Inquisition

En 1184, tout le haut gratin de l'Europe, le pape Lucius III, l'empereur Frédéric Ier Barberousse, les évêques et les barons d'empire, se réunissent. Il s'agit de définir des méthodes d'enquête policière, de condamnation et de destruction de tout mouvement hérétique. Les peines prévues vont de l'excommunication à la mort, en passant par la confiscation des biens. Mais si les hérésies sont toujours là, c'est que la pauvreté est toujours là, et la richesse de l'Eglise aussi.

En 1215, le Concile de Latran choisit d'utiliser pour son combat l'ordre des moines dominicains, réputés plus rudes, et leur donne des pouvoirs spéciaux. Ces flics de l'Eglise deviennent de vrais professionnels du renseignement, et préfigurent toutes les polices politiques du monde. Des réseaux d'information sont mis en place, et l'indicateur de base sera le membre du clergé local, que l'on double par des agents payés pour ce service. Un système d'archives, de fichiers, est mis en place, qui permet de retrouver des suspects des années après leur supposé délit. En 1255, on invente même la photocopie manuelle, destinée à mettre un exemplaire en lieu sûr, en cas de révolte.

C'est en 1233 que le pape Grégoire IX instaure l'Inquisition pontificale. L'un des problèmes est que la répression jusque-là menée au niveau des diocèses est inefficace. Il suffit aux hérétiques connus ou inquiétés de changer de diocèse pour échapper à la répression. L'Eglise veut donc mettre en place une véritable justice et une police internationale, compétente partout, dotée de tous les pouvoirs. Sous peine d'excommunication et d'être suspecté d'hérésie, tous les pouvoirs, évêques, ordres religieux, Etats, princes, gouvernements, communes, etc., ont l'ordre d'aider l'Inquisition. Les pouvoirs laïcs, hors de l'Eglise, sont tenus de faire exécuter les décisions, car l'Eglise a "horreur du sang". On instaure des primes aux dénonciations, et les biens des hérétiques sont promis en partage entre l'Inquisition, les autorités locales et les dénonciateurs. L'Inquisition est la première forme de tribunal totalement centralisé.

La procédure est précise. L'Inquisiteur arrive dans une ville, fait un discours public, demande à la foule de réfléchir, de se décider à dénoncer tout hérétique connu, ou toute personne soupçonnée d'hérésie. Quiconque ne réagit pas en temps utile pourra être plus tard pourchassé pour non-dénonciation. Quiconque a connaissance de l'existence d'un hérétique doit le dénoncer. Un simple soupçon entraîne une enquête obligatoire. On établit des listes de suspects, qui sont arrêtés, et mis au cachot. Un hérétique qui avoue mais se renie est condamné à une peine de prison perpétuelle. Celui qui ne se renie pas est condamné à la mort par le feu. Si on veut sauver sa vie, il faut plaider coupable et abjurer, mais pour montrer sa sincérité, il faut aussi obligatoirement dénoncer quelqu'un. Les cas jugés les moins graves finissent par une peine de pénitence, 100 ou 200 coups de fouet, le port d'une croix jaune cousue sur les vêtements, ou un pèlerinage obligatoire en un lieu saint de l'Eglise. On ordonne la destruction des biens, des habitations même.

C'est un régime de terreur qui envahit l'Europe. L'Inquisiteur qui est montré dans le film "Le Nom de la rose", Bernard Gui, a effectivement existé et a envoyé à la mort 42 personnes à Toulouse. A la Charité sur Loire, on bat les records : 187 hérétiques sont envoyés au feu entre 1233 et 1239. Il y a là une explication, l'Eglise ayant retourné un ancien hérétique cathare, Robert le Bougre, dont elle a fait un inquisiteur. En 1235, une révolte chasse les Inquisiteurs, qui reviennent en 1241. Cette guerre va durer jusqu'en 1321, et l'hérésie cathare est tuée en France.

En 1252, le pape Innocent III autorise l'Inquisition à faire usage de la torture. Cet usage avait été interdit par le pape Nicolas Ier en 866. Le seul objectif devient d'obtenir des aveux. Les manuels disent que "*L'Eglise a pleinement le droit de torturer car la torture sert à dégager la vérité*". Tout est prévu et l'Inquisiteur ne se déplace pas sans son matériel atroce, dans une carriole blindée. Trois types de supplices sont homologués, et sont largement utilisés par l'Inquisition espagnole : "*La garrucha, poulie qui lève et relâche par secousses le corps du prévenu ; le porro, chevalet sur lequel on l'attache au moyen de cordes qui déchirent ses chairs ; la toca, entonnoir pour le gaver d'eau. Mais l'épaisseur des cordes, la lourdeur des poids, l'intensité de la souffrance obéissent à une procédure fixée par la capacité d'endurance du "coupable" et le nombre de charges qui l'accablent*" (Tincq 1999). Dans cette période d'Inquisition et de croisades, l'Eglise met en place une nouvelle croyance, celle du purgatoire, lieu intermédiaire entre le ciel et l'enfer. Il date du Concile de Lyon de 1274. Les chrétiens d'Orient, déjà séparés à cette date, n'y croient pas. Mais en Occident, nier le Purgatoire, c'est être immédiatement considéré comme hérétique. Le purgatoire est un peu la salle de torture de l'Inquisition, transposée au ciel.

En France, l'Inquisition arrête ses abominations au 14^{ème} siècle, faute d'hérésies à juger. En Espagne, la machine à broyer continue sur sa propre logique, s'en prend aux Juifs, qu'on accuse mensongèrement d'avoir crucifié des chrétiens, puis aux Maures musulmans convertis pourtant de force au Christianisme mais toujours suspects. Ensuite on passe aux partisans de la Réforme, puis on punit la fornication, l'inceste, la sodomie, la bigamie. L'Espagne est littéralement meurtrie. Un seul Inquisiteur général, Torquemada, mène 100 000 procès, suivis de 2 000 exécutions. Et il y aura en 3 siècles, 45 Inquisiteurs. Dans les années 1480, à plusieurs reprises, des Inquisiteurs sont assassinés. Cette machine qui apporte l'enfer sur terre pour ceux qui osent contester la direction de l'Eglise chrétienne ne s'arrête qu'au 18^{ème} siècle. L'Eglise a une telle avance dans ce domaine que les nazis, lorsqu'ils prennent le pouvoir, vont analyser les archives de l'Inquisition allemande, pour y apprendre tous les enseignements de plusieurs siècles en matière de maintien de l'ordre par la terreur.

Cette fureur incroyable de l'Eglise est le témoignage d'une véritable haine de classe : c'est la peur bleue du riche de perdre ses biens indûment acquis qui anime les papes et leur flicaille. Sur le manuel de l'Inquisiteur, on peut lire cette consigne : "*épouvanter les foules*". Faire peur aux pauvres ! D'autres raisons expliquent la persévérance de l'Inquisition à chercher de nouvelles catégories à persécuter. La société tout entière s'enrichit. Cette richesse nouvelle profite proportionnellement plus aux couches dirigeantes, les princes et l'Eglise, qui veulent l'utiliser pour implanter leur autorité partout. Le Moyen-âge d'avant l'an mille ressemble à ces pays pauvres d'Amérique du sud ou d'Afrique où la guerre permanente, la misère, la faiblesse de l'Etat font qu'en réalité, des zones entières sont hors de son contrôle. C'est cette situation que les dirigeants du monde chrétien veulent changer. L'Inquisition, les persécutions, ne sont que la manifestation d'un Etat qui se transforme, devient qualitativement plus puissant, et prétend être désormais omniprésent.

10 - L'Eglise, police des moeurs

Forte de sa nouvelle puissance, l'Eglise part aussi à l'assaut des moeurs, qu'elle veut enfin contrôler. Les idées qui servent de guide sont toujours celles d'Augustin, mais il s'agit maintenant de les imposer véritablement, et de se donner les moyens de vérifier qu'elles sont appliquées. Cette volonté va de pair avec celle d'instaurer un appareil d'Etat efficace sur toute parcelle du territoire. Il faut en même temps agir sur toutes les consciences. Pour régenter la vie des gens, il faut d'abord imposer des règles de fer dans l'Eglise elle-même.

En 386, le pape Siricius avait voulu empêcher les diacres d'avoir des relations sexuelles avec leurs femmes, mais sans succès. Maintenant, Grégoire VII interdit complètement le mariage des prêtres. Par contre, des hommes mariés peuvent encore être ordonnés. Depuis longtemps, le croyant modèle est celui qui choisit d'aller vivre en moine reclus, enfermé, et donc sans tentation sexuelle, du moins publiquement. Maintenant, cela devient une obligation pour tout le clergé. A partir du concile de Latran, au 11^{ème} siècle, l'Eglise instaure un véritable mur étanche entre elle et la société. Les membres de l'Eglise sont désormais obligatoirement célibataires, vierges, et ne doivent pas avoir de relation sexuelle. En toute logique, l'Eglise décide pour elle-même de n'être qu'une société de célibataires.

Au 12^{ème} siècle, le théologien Hugues de St Victor reprend Augustin presque mot

pour mot : *"L'accouplement des parents ne se faisant pas sans désir charnel, la conception des enfants ne se fait pas sans péché"*. L'Eglise se mêle de chaque geste de la vie privée, invente de nouvelles définitions plus folles les unes que les autres, multiplie les interdictions et les châtiments, salissant toute la sexualité humaine. L'allemand Buchard de Worms, au 11ème siècle, énumère quelques-uns de ces interdits : *"Avec ton épouse ou avec une autre, t'es-tu accouplé par-derrière, à la manière des chiens ? Si tu l'as fait, tu feras pénitence dix jours au pain et à l'eau. T'es-tu uni à ton épouse au temps de ses règles ? Si tu l'as fait, tu feras pénitence dix jours au pain et à l'eau (...). T'es-tu accouplé avec ton épouse le jour du Seigneur ? Tu dois faire pénitence quatre jours au pain et à l'eau. T'es-tu souillé (souillé !) avec ton épouse en Carême ? Tu dois faire pénitence quarante jours au pain et à l'eau, ou donner vingt-six sous en aumône"*. On a calculé que s'il fallait respecter tous les interdits qui vont s'accumuler au fil des siècles, on ne pouvait plus faire l'amour à la fin du Moyen-âge que 90 jours par an, sans compter les règles ou les grossesses.

Le mépris pour les femmes se double d'un mépris pour les pauvres. L'Eglise chrétienne, alliée de l'Etat des nobles, a peur du pauvre paysan qui régulièrement se rebelle contre sa terrible condition. Elle considère que chez les pauvres, on dit aussi à l'époque les vilains, le servage est une punition due au péché originel. Les élites chrétiennes pensent que le paysan est tout simplement incapable de se maîtriser sur le plan sexuel. L'évêque Césaire d'Arles déclare au 6ème siècle devant son auditoire que les époux incontinents, c'est-à-dire incapables de rester chastes, de retenir leurs envies sexuelles, auront des enfants *"lépreux ou épileptiques, ou peut-être même démoniaques"*. *"Bref, tous ceux qui sont lépreux naissent d'ordinaire non pas des hommes savants qui conservent leur chasteté dans les jours contraires et les festivités, mais surtout des rustres qui ne savent se contenir"*.

Ces pauvres étant "illettrés", donc incapables de lire les textes de l'Eglise, on prend soin de mettre sous leurs yeux peintures et sculptures explicites. A Moissac, par exemple, on ne peut pas manquer la vision terrifiante d'une femme nue, dont les serpents mordent les seins et le sexe : c'est le péché de luxure. Satan est mis à contribution, et devient un symbole du mal incontrôlable. On le représente sous les traits d'un animal effrayant, aux pieds fourchus, doté d'un appétit sexuel et d'organes génitaux démesurés.

L'homosexualité, vue avec indulgence jusque là, et seulement dénoncée au chapitre de la nécessaire chasteté, devient un nouveau mal intolérable. Le concile de Latran III en délibère en 1179 et décide : *"Quiconque aura été reconnu coupable de s'adonner à l'impureté contre nature qui a provoqué la colère de Dieu sur les fils de rébellion et consumé cinq villes dans le feu sera, s'il est clerc, expulsé du clergé et relégué dans un monastère pour y faire pénitence ; s'il est laïc, excommunié et totalement retranché de la communauté des fidèles"*. Quant à la prostitution, dès le 13ème siècle, ce sont les princes ou les autorités municipales qui en récupèrent désormais les bénéfices, grâce à des systèmes de permis ou de monopoles solidement protégés. De temps à autre, pour être en accord avec la nouvelle morale, on emprisonne et on expulse, puis on revient à la normale. Les prostituées se voient au fur et à mesure plus enfermées, dans ce qui va aboutir à un véritable ghetto borné par des murs, à la fin du Moyen Age, dans le sud-ouest de la France.

Pendant les mille premières années de Christianisme, le mariage était une stricte affaire de famille où l'on ne considérait pas du tout comme obligatoire la bénédiction du prêtre. Il y avait même deux sortes de mariage. L'un officiel, concernant probablement plus

les privilégiés, qui ont des biens. Ce mariage oblige le mari à donner à la femme un douaire, des biens qui lui resteront après la mort du mari. Mais on peut aussi se marier sans douaire, et l'union peut alors se défaire facilement. Jusqu'au 11ème siècle, la cérémonie du mariage se fait à la maison, sous la direction des parents, et plus précisément des pères. Le fait d'avoir des relations hors mariage est tout à fait toléré et admis. Un enfant issu d'une union hors mariage n'est pas rejeté. Charles Martel, par exemple, est né vers 688 d'une concubine. On trouve un empereur german, Arnoul de Carinthie (887-899) enfanté hors du mariage.

A partir du 11ème siècle, l'Eglise impose de considérer l'enfant du concubinage comme un bâtard. Et il devra donc en souffrir. Au 12ème siècle, elle prend en mains la cérémonie du mariage. Le prêtre remplace le père. C'est lui qui remet désormais l'épouse à l'homme, en déclarant "*c'est moi qui vous unis*", et c'est lui qui pose l'anneau. Enfin, pour souligner l'importance que l'Eglise veut donner à ce mariage, il en fait l'un des 7 sacrements. Le mariage est rendu indissoluble, c'est-à-dire que le divorce est interdit. La société est désormais enfermée dans un véritable mariage forcé.

Dans l'Eglise des premiers siècles, la confession existe, mais n'a pas le sens privé qu'elle est acquiert ultérieurement. Elle est publique, et n'a lieu qu'une fois dans la vie. Au 8ème siècle, il faut maintenant confesser régulièrement ses péchés les plus sérieux. L'évêque de Metz oblige les membres de l'Eglise à deux confessions par an, et tous les samedis pour les moines. Au 10ème siècle, on commence à questionner aussi les gens sur leur sexualité. On s'inquiète de rapports avec des bêtes, de l'existence ou non de "pollutions nocturnes", etc. Jusqu'en 1215 c'est encore un laïc, quelqu'un qui n'est pas membre de l'Eglise, qui écoute la confession d'un autre laïc. A partir de cette date, il devient obligatoire de se confesser devant un prêtre. C'est à ce moment aussi qu'est inventé et mis en place le mythe de la transsubstantiation, le pain et le vin de la cérémonie de l'eucharistie correspondant au corps et au sang réels du Christ.

Désormais, tous les fidèles de plus de 7 ans doivent se confesser au moins une fois par an : c'est la mise en place d'un système de surveillance des consciences. Le confessionnal devient un lieu malsain, puisque le prêtre, qui de son côté, est interdit de rapports sexuels, doit fouiller l'intimité de ses ouailles sur ce point aussi. "*Des prêtres refusaient parfois d'absoudre (pardonner les péchés) des femmes, sauf si elles acceptaient de payer de leur personne*", d'avoir un rapport sexuel avec le prêtre. "*Les autorités ecclésiastiques étaient fort clémentes avec de tels prêtres, à une époque où les autres délits sexuels étaient sévèrement punis. Un certain Valdemar, accusé à Tolède en 1535 d'avoir séduit deux femmes et d'avoir refusé l'absolution à une autre à moins qu'elle couchât avec lui, fut condamné à payer deux ducats et rester reclus trente jours dans l'église avant d'être à nouveau autorisé à confesser*". Autant dire que la pratique du confessionnal devient une possibilité de prostitution forcée et gratuite, c'est-à-dire de viol, à l'usage des membres de l'Eglise qui le souhaitent. "*C'est en partie pour protéger les femmes des prêtres lascifs que l'Eglise prescrit le confessionnal (un habitacle fermé où celui qui se confesse est isolé matériellement) pour toutes les églises en 1614*" (Vallet 1994).

On a sans doute une bonne idée de la pratique de la confession obligatoire auprès du peuple, en lisant Jean-Marie Perdiguet, décrivant ce qu'il doit subir enfant, au 19ème siècle. Le curé fait les questions et les réponses : "*Tu as fait cela, n'est-ce pas, oui mon enfant ; tu as vu cela, n'est-ce pas ? tu as touché cela, n'est-ce pas, tu as éprouvé de la joie, de la*

jouissance, en regardant cela ?" et ainsi de suite, de sorte que la confession se faisait sans qu'on ait seulement prononcé un mot excepté le confiteor deo omnipotenti pour commencer, et la prière de pénitence pour terminer. Je voyais cependant que ce catalogue des péchés était assez long ; et dans les questions qu'ils nous posaient, beaucoup relevaient plutôt de l'histoire naturelle, de l'anatomie et de la physiologie que de la théologie".

Cette pression considérable sur la vie sexuelle, cette volonté d'instaurer un mariage monogame, avec une seule et unique personne et pour la vie, correspondent aussi à un intérêt bien réel qui existe maintenant parmi les classes riches. C'est une garantie pour le seigneur, le chevalier, ou le prince d'être sûr de sa progéniture, de la transmission de son patrimoine ou de ses titres. Les femmes ne sont plus qu'un moyen d'établir des liens entre familles de nobles, en reprenant la manière de faire déjà en cours chez les princes du monde. Le mariage, pour ces gens-là, est un instrument d'alliance ou d'implantation.

En choisissant d'imposer à tous ce fonctionnement brutal et hypocrite, impossible à respecter, l'Eglise veut légitimer de manière toujours plus solide la domination des classes supérieures. Elle affirme que le mariage chrétien doit avoir lieu sur la base d'un *consensus*, c'est-à-dire d'un accord individuel. Mais si cette formule a peut-être un sens pour les nobles, les plus soumis et les plus dominés n'ont aucun moyen de refuser ce qui leur est imposé. En réalité, dans les milieux privilégiés, c'est la famille qui décide. Quant aux pauvres paysans, aux serfs, c'est souvent le seigneur lui-même qui impose ses goûts et ses décisions.

Aujourd'hui encore, l'Eglise continue de se prétendre la gardienne des mœurs et dicte les règles morales en matière de sexualité. C'est un domaine qu'elle ne veut pas abandonner à la conscience individuelle. Au 20ème siècle, les idées de l'Eglise en ce domaine ne bougent pas d'un poil. Pie XII déclare ainsi en 1951 : "*La vérité est que le mariage, comme institution naturelle, en vertu de la volonté du Créateur, a pour fin première et intime non le perfectionnement personnel des époux mais la procréation et l'éducation de la nouvelle vie (...) Les époux doivent savoir se maintenir dans les limites d'une juste modération. Comme dans le goût des aliments et des boissons, ainsi, dans le plaisir sexuel, ils ne doivent pas s'abandonner sans frein à la poussée des sens*". L'Eglise continue son oeuvre d'empoisonnement de la vie intime des gens. La vie sexuelle qu'a faite la nature nécessite au contraire et justement un abandon, et suppose une pleine confiance et un plein respect de l'autre sexe.

En 1994, le Vatican s'oppose fermement à la conférence mondiale de l'ONU sur la population. Il lance une véritable attaque contre le fait que l'ONU aide un certain nombre de pays pauvres à mettre en place une politique de limitation des naissances, apprenne aux femmes à utiliser les moyens contraceptifs, ou leur permette d'avoir un accès à un avortement médical. Le pape Jean-Paul II reste intransigeant et continue de refuser l'usage du préservatif alors que c'est le seul moyen de lutte effective contre une maladie aussi grave que le sida. L'Eglise chrétienne est sans doute la principale force qui, au niveau mondial, s'oppose aujourd'hui à ce que ces techniques modernes de contrôle des naissances se développent. Elle n'a pas réussi à les empêcher de se mettre en place dans les pays riches, mais elle met tout son poids pour s'y opposer partout ailleurs. Ce sont d'abord les femmes qui sont victimes de l'état d'arriération qui va avec le refus du droit à disposer de leur propre corps.

11 - L'Eglise au-dessus des rois : le temps des cathédrales et des croisades

On se souvient que dans les années 900, la confusion est telle entre exercice du pouvoir et religion chrétienne, que l'Eglise court le risque de disparaître, ses hauts responsables faisant passer la croyance à l'arrière-plan. Un seigneur, conscient du danger, met alors en place une sorte de laboratoire destiné à fabriquer des cadres indispensables à une reprise en main de l'Eglise. Il installe à Cluny, en Bourgogne, un groupe de moines bénédictins. La première règle est de n'obéir qu'à Rome. Ces moines font de la fidélité à la foi et à l'autorité chrétienne un véritable dogme. Ils produisent de nombreux papes à poigne. En deux siècles, l'Europe se couvre de 1200 abbayes, "*filles de Cluny*". Au 11^{ème} siècle, Cluny est riche et célèbre, trop riche. Au point que de nouveaux ordres sont créés, plus modestes et moins choquants. Bernard, abbé de Clairvaux, fonde les abbayes cisterciennes. Mais ce nouvel ordre, l'ordre de Cîteaux, va connaître la même évolution. Ses abbayes deviennent elles aussi des centres de richesse. Elles enrôlent même des sortes de sous-moines, les convers, qui sont en fait des paysans qu'on fait travailler. L'élevage, la vente de la laine, de fromages, apporte un surplus qui est commercialisé. L'argent appelle l'argent, et on reprend les vieilles habitudes des dons et des offrandes de terres à l'Eglise. 700 établissements prospères couvrent l'Europe, de l'Espagne à la Pologne jusqu'en Angleterre.

La puissance de l'Eglise est au plus haut. En 1077, le pape Grégoire VII décide que désormais un pape se situe au-dessus des rois. Il excommunie l'empereur allemand Henri IV qui refuse de l'admettre. C'est l'empereur qui devra, pieds nus dans la neige, venir demander pardon au pape, devant le château de Canossa. En fait, la chrétienté se sent maintenant assez forte pour prétendre placer son autorité au-dessus des rois et des empereurs. En 1085, Grégoire VII veut rendre à l'Eglise le droit de nommer ses évêques, droit qu'elle avait perdu en s'alliant aux princes du Moyen-âge. C'est la réforme grégorienne. Elle s'accompagne d'un découpage de tout le monde chrétien en circonscriptions religieuses, archevêchés, évêchés, paroisses, pour y instaurer une autorité hiérarchisée n'obéissant qu'à Rome.

Mais l'Eglise a beau faire, elle ne parvient jamais à son vœu le plus cher : l'élimination de toutes les croyances au sein du peuple. D'une manière ou d'une autre, celui-ci conserve, adapte et entretient ses propres légendes, même s'il doit de plus en plus accepter l'intrusion de l'Eglise, et lui rendre des comptes. Au moment même où l'Eglise s'enorgueillit de la construction des cathédrales, un mythe vit dans les campagnes françaises : celui de la populaire fée Mélusine. La légende de Mélusine est sans doute la trace d'une époque où les femmes avaient un rôle plus important dans la vie sociale. Au 12^{ème} siècle, une riche famille, les Lusignan, l'emportent sur une autre famille aristocratique. Pour justifier aux yeux de la population leur nouveau pouvoir, ils n'hésitent pas à reprendre la légende, et à l'adapter à leur profit. Les Lusignan racontent d'abord que Mélusine les a aidés, qu'elle s'appelle aussi "la mère Lusine", et bientôt elle devient la mère des Lusignan.

Dans le monde des dirigeants, l'Eglise se situe maintenant au-dessus de l'Etat. On considère que le pouvoir spirituel est supérieur au pouvoir sur les choses matérielles. Les évêques tentent de restaurer des moments de paix dans la guerre permanente du Moyen-âge. On instaure la trêve de Dieu : il est interdit de se battre du jeudi au lundi. On fait jurer aux chevaliers de ne pas faire la guerre aux paysans, aux marchands, aux religieux. Bref, l'Eglise prend en charge une des tâches de l'Etat, maintenir un minimum d'ordre dans la société, éviter qu'elle ne s'épuise en guerres incessantes. L'Eglise fonde aussi l'Université de Paris en 1215,

faisant de cette ville le phare intellectuel de l'Occident chrétien.

Au 12^{ème} siècle, l'Eglise représente une puissance économique considérable. Alors que le clergé englobe au plus 2 ou 3 % de la population, l'Eglise détient 25 à 30 % de la richesse. A sa propre gloire, l'Eglise se lance alors dans un siècle de construction des cathédrales. On a du mal à imaginer la somme de labeur et de sueur, de peur et de drames qu'ont pu signifier de telles constructions à cette époque-là. Aujourd'hui encore, elles nous paraissent immenses. Ce sont, de très loin, les plus grandes constructions du monde à l'époque. Les habitants des villes ne logent que dans de petites masures, qui n'ont rien à voir avec les immeubles d'aujourd'hui. Les cathédrales sont les seules constructions de pierre, avec aussi les prisons qui leur sont attenantes, et qui se remplissent des suspects fournis par l'Inquisition. Saint Louis subventionne la construction ou l'achèvement de 23 cathédrales. Les lieux où elles sont édifiées correspondent aux lieux de résidence des évêques. Autorités locales de l'Eglise, les évêques sont nommés directement par le pape et sont répartis sur tout le territoire chrétien. Les cathédrales sont donc aussi des monuments à la gloire de la hiérarchie de l'Eglise, de véritables préfetures du Moyen-âge.

Devenue la première autorité du monde occidental, l'Eglise se comporte comme un super-Etat. Une idée commande les actes et gestes des papes au cours de plus d'un siècle, la croisade. Il s'agit de lancer l'énergie guerrière débordante des chevaliers chrétiens contre les musulmans détestés. Il faut reprendre à l'Islam les terres anciennement chrétiennes de la Méditerranée orientale. Et pour bien marquer cette victoire, on se donne comme objectif de reprendre Jérusalem. Relayée par tout le clergé chrétien, l'idée d'aller se battre au nom du Christ regroupe des paysans, des artisans, des petits nobles, des gens fanatisés et des déclassés, des parias qui n'ont de toute façon pas d'avenir sur terre. Ils partent les premiers parce qu'ils n'ont rien à perdre. La première croisade est une croisade populaire qui se met en route sans aucun plan, sans organisation, et où se propose chef qui veut. Pierre l'Ermite est l'un de ces chefs, suivi de 15 000 hommes et femmes. Cette croisade bon enfant se fait piéger à la première embuscade tendue par les Turcs. Elle est décimée en octobre 1096.

Les croisades suivantes sont complètement différentes. Cette fois, on s'adresse à des professionnels de la guerre, parfaitement organisés et équipés au moyen des techniques militaires les plus modernes, experts dans le maniement des armées, et encadrés par des seigneurs. Des enfants de nobles seconds de famille, qui n'ont aucune chance d'hériter des propriétés terriennes de leur famille, réservées au seul aîné par les lois de l'héritage, s'enrôlent par intérêt, pour conquérir une terre. Le pape leur promet le Paradis s'ils meurent au cours de l'expédition. Surtout il se porte garant de leurs biens et de leurs terres, qu'ils sont donc assurés de retrouver à leur retour. En 1095, le pape Urbain II lance les croisés en leur disant : "*Le Christ vous l'ordonne*". Et les croisés partent aux cris de "*Dieu le veut !*". 150 000 chevaliers bardés de fer sont lancés. Les croisades se révèlent pour ce qu'elles ne peuvent qu'être : des orgies de pillages, de viols, de destructions ou de conquêtes. Les musulmans ne vont pas en croire leurs yeux, tant la sauvagerie des croisés les étonne. Un témoin franc, Raoul de Caen, raconte : "*Les nôtres faisaient bouillir les païens adultes dans les marmites, puis fixaient les enfants sur des broches et les dévoraient tout grillés*". Albert d'Aix ajoute : "*Les nôtres ne répugnaient pas à manger non seulement les Turcs et les Sarrasins tués, mais aussi les chiens*". Ce n'est pas par manque de nourriture que ces croisés font ainsi du cannibalisme, c'est uniquement par plaisir de "croquer la chair" des Sarrasins. Foucher de Chartres conclut : "*Ici, l'un possède maison et domesticité avec autant d'assurance que si son père le lui avait*

laissé en héritage. L'autre a pris pour femme non pas une compatriote mais une Syrienne baptisée".

Jérusalem est prise, puis reperdue. Les croisés mettent en place dans l'actuel Liban des petits Etats chrétiens, copies conformes des seigneuries du Moyen-âge. Chaque baron dispose de son Etat. Incapables de communiquer avec les Arabes de la région, ils n'en apprennent rien, alors que ceux-ci ont à l'époque une avance considérable dans le domaine des sciences et des arts. Par contre, une croisade s'en prend à Byzance, l'autre capitale chrétienne, en 1204. Les chevaliers francs la pillent, jusqu'à profaner les églises. La croisade est devenue une guerre pour la guerre. Huit croisades se succèdent ainsi.

12 - La crise de l'Occident : une Eglise à trois papes

En 1321, le roi Philippe le Long écrit publiquement qu'il a la preuve que les misères du royaume viennent d'un complot tramé par les Arabes et les Juifs, réunis avec la complicité des lépreux de France, décidant ensemble d'empoisonner les puits du pays. Il décide de faire torturer tous les lépreux, à partir de l'âge de 12 ans, pour les faire avouer, puis les brûler. Un abbé, Velly, dit qu'il connaît la recette du poison. Voici cette recette qui éclaire d'abord sur son cerveau : *"... suivant les uns, avec du sang humain, de l'urine, trois sortes d'herbes et des hosties consacrées, tout cela desséché et mis en poudre dans un sachet, jeté dans les puits et les fontaines ; suivant d'autres en employant la tête d'une couleuvre, des pattes de crapauds et des cheveux de femme souillés d'une liqueur noire et puante : le tout à l'épreuve des flammes".* On lit dans les actes des rois de France : *"A Paris, on livre aux flammes les Juifs coupables ; on bannit les autres en retenant les biens des plus riches, ce qui fournit au fisc la somme énorme de 150 000 F ; ailleurs, coupables ou non, on les brûla indistinctement. Quant aux lépreux, on les enferma tous à perpétuité".* Il faudra attendre les années 1960 pour que l'Eglise, lors du concile Vatican II, revienne sur son accusation de considérer les Juifs comme responsables de la crucifixion de Jésus, et d'avoir voulu tuer Dieu.

Mais cette pratique du bouc émissaire ne résoud rien. On assiste dans le nord et l'est de la région parisienne, en Champagne et Picardie, à un soulèvement des paysans pauvres contre les nobles, la Jacquerie. Au lieu de protéger leurs paysans comme ils étaient censés le faire selon les règles moyen-âgeuses, les nobles s'entendent avec les brigands pour les rançonner. Cette révolte a pris le nom de Jacquerie, du nom méprisant qu'on donne paysan, "Jacques Bonhomme". Les Jacques brûlent un grand nombre de châteaux. Mais ils sont féroce­ment traqués, en 1358. Des bandes de mercenaires, des tueurs professionnels, anciennement employés par le roi, et mis en chômage, se mettent ensuite à piller les régions de France pour leur propre compte, pratiquant vol et incendie, faisant le chantage aux rançons.

Cette période paraît maudite à la population, qui subit la Peste noire de 1347 à 1349 dans toute l'Europe occidentale. Il semble que Dieu lui-même ait abandonné la terre entière à son triste sort. L'habitude de prier les saints contre les maladies, prise au 13ème siècle, se généralise. On prie St Denis contre la rage, St Blaise contre les maux de gorge, St Erasme contre les maux d'intestin, St Guy contre l'épilepsie, Ste Barbe contre la foudre et la mort subite, St Gilles contre les possessions, St Eustache contre le feu. Mais derrière ces prières, il n'y a qu'une idée, toujours la même : si telle maladie nous touche, c'est que nous avons péché,

désobéi à Dieu. La Grande Peste fait au moins 25 millions de morts, décimant toute l'Europe. Il n'y a plus assez d'hommes pour travailler la terre car il faut produire pour vendre, et pas seulement pour se nourrir. La disette, le manque de vivres, apparaît, et les produits essentiels, devenant chers, deviennent inaccessibles aux pauvres. Mais on ne comprend rien aux lois de l'économie de marché. De véritables mouvements de folie et de peur collective ont lieu. On voit sur les routes des chrétiens se flageller cruellement pour apaiser la colère de Dieu. On accuse les Juifs d'avoir empoisonné les puits, et on en massacre par milliers dans le Languedoc.

Cette période maudite du Moyen-âge connaît aussi une peur panique de la lèpre. La lèpre est une maladie qui se transmet très peu. Mais les théologiens chrétiens décident à la lecture de la Bible que cette maladie est la figure même du péché originel. On décide qu'elle est très contagieuse. Et même héréditaire, ce qui est aussi faux. Aussi tous les gens simplement suspects de la lèpre, au premier indice interprété comme tel, sont mis à l'écart, de même que toute leur descendance. Ils sont envoyés dans des hôpitaux, ou des léproseries. Là, on les reçoit avec un chant funèbre, et on fait la prière des morts. On les considère comme des morts-vivants. Leur vie n'est plus qu'une liste impressionnante d'interdictions. Le seul droit qu'ils aient est d'aller mendier, munis d'une crécelle et habillés de manière voyante, pour rapporter l'argent à la léproserie. Ce sont des esclaves.

Pendant qu'en bas, on souffre comme jamais, sans perspective d'amélioration, en haut, on se bat plus que jamais pour le pouvoir. Vers 1350, l'époque des papes capables d'en imposer aux rois se termine. Dans la partie de bras de fer opposant les deux puissances qui édifient ensemble et commandent les Etats d'Europe, les Etats et les rois reprennent le dessus. Le roi de France Philippe le Bel prétend alors faire payer l'impôt par l'Eglise. Le pape refuse. Philippe le Bel envoie une armée prendre son château. Les papes ne se sentent plus en sécurité à Rome, car ce sont des rois qui leur ont offert ce territoire. De plus, des révoltes ont lieu à Rome contre le pape. L'Eglise décide de s'acheter de nouveaux terrains, en Avignon en France, terrains qui appartenaient à la reine de Naples. C'est de cette époque que date donc le transfert des papes en Avignon, pour 70 ans.

Cette double capitale de l'Eglise, à Rome et en Avignon, est l'occasion de montrer ouvertement le degré de corruption de la papauté chrétienne. On établit à Avignon un bordel réservé à l'Eglise en plein Palais des papes. Les prostituées doivent passer leur temps à prier, lorsqu'elles ne sont pas au service sexuel des clients du haut clergé. En 1377, le pape revient à Rome. Les cardinaux élisent un successeur, mais à l'usage, le trouvent trop autoritaire. Ils en élisent alors un autre en Avignon. Chacun des deux papes se met à excommunier l'autre et prétend diriger la chrétienté. Cette situation dure près de 40 ans. En 1409, un concile élit un 3ème pape dans l'espoir de régler le problème. Mais aucun des deux premiers n'accepte de céder le pouvoir. L'Eglise réussit le miracle de disposer de trois têtes, jusqu'en 1414. Mais à un, deux ou trois à la fois, les papes ne se préoccupent plus que d'une chose, leur enrichissement égoïste. Pire, ces papes se retrouvent chacun partie prenante et opposés dans le grand conflit de la guerre de Cent ans qui met face à face la France et l'Angleterre. Non seulement l'Eglise a trois papes, mais chacun entretient des armées et tous se font la guerre.

13 - Un retour des femmes : de Marie à Jeanne d'Arc

C'est dans cette longue période de troubles qu'un nouveau culte se développe dans la pratique chrétienne, celui de Marie, la femme qui enfanta Jésus. Les choses se passent comme si le peuple, pour se venger d'être délaissé par les responsables chrétiens, réussit à leur jouer un tour en imposant une femme au premier plan. L'Eglise va devoir l'accepter et composer tant cette dévotion est profonde. La première prière à la Vierge Marie datait de 390. Luc et Matthieu disent de Marie qu'elle était "*promise à Joseph*". En clair, et selon les moeurs de l'époque, cela signifie qu'elle était vendue à un homme par ses parents. Il y a fort peu de chances qu'elle soit alors une "*vraie jeune fille*". C'est la population qui tranche et qui décide que Marie était vierge. Car à l'époque, il est banal de naître d'une vierge. En fait, on mélange allègrement virginité et absence de mariage. Cette manière de voir n'est pas propre au Moyen Orient. En extrême-Orient, Bouddha aussi est considéré comme né d'une vierge. Mais Marie est de famille juive, et les Hébreux sont alors soucieux de se multiplier. Ils n'ont aucun culte de la virginité. Au contraire, ils méprisent les femmes incapables d'avoir des enfants. Etre réellement vierge en Palestine, est en fait saugrenu pour une jeune femme.

Les textes officiels de l'Eglise ne disent pratiquement rien sur Marie. Elle vit dans le coeur des pauvres, et cette vie ne cesse de prendre de l'importance dans les récits et les prières populaires, surtout après l'an mille. L'Ave Maria est ajouté au Notre Père au 11ème siècle. L'expression de "Notre-Dame" apparaît au 12ème siècle, et la cathédrale de Paris lui est consacrée. Dans les pays catholiques, l'arrivée de Marie est un véritable retour à des croyances liées à l'ancien polythéisme, et aux déesses-femmes que le monothéisme a éliminées. Sa statue est promenée dans les rues, couronnée et parée de fleurs, et la population la plus pauvre entre presque en transes à sa vue tant la ferveur est grande. Marie est avant tout adorée des femmes. Elles placent en Marie tous leurs espoirs, lui confient leurs peines, ce qu'elles doivent refouler et taire. Au 14ème siècle, Marie protège les femmes adultères d'être découvertes, et elle prend leur place dans le lit conjugal. Elle peut aussi punir un mari sans foi. Dans le monde orthodoxe aussi, Marie fait irruption. Là, le retour à certains aspects du polythéisme est plus fort. On identifie Marie à l'Eglise elle-même, et on fait de l'Eglise la fiancée du Christ. Ainsi, tout comme d'ailleurs d'autres déesses, telle Innana à Sumer, Marie devient la fiancée d'un mariage incestueux, puisque avec son propre fils. Rien qu'en France, elle est révéérée sous plusieurs centaines de noms. Elle finit par reprendre les vieilles fonctions protectrices et productrices des anciennes divinités de la nature. En Bretagne, en Auvergne, on la trouve dans les sources, sur les pierres des anciens druides. Bref, elle retrouve ses racines "païennes".

Marie devient patronne de toutes les professions. Elle sert même de protectrice aux guerriers, étant aussi reine des batailles, Notre Dame des Victoires. L'Eglise, totalement déconsidérée par les pratiques des papes eux-mêmes, ne combat pas ce culte de Marie. Elle essaye juste d'éviter que Marie ne serve de représentation aux femmes, et elle essaye de s'en servir pour les orienter vers la sainteté. Elle en fait la patronne des prêtres, la gardienne de leur célibat. On conseille aux prêtres de prier Marie lorsqu'ils ont des pensées libidineuses et des envies sexuelles. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce n'est pas une réussite. Parmi les croyants, Marie continue de jouir de nos jours d'une grande popularité. Et l'Eglise continue de fixer des dogmes, dans le but de garder le contrôle de cette quasi-déesse problématique. En 1854, le dogme de l'Immaculée conception est imposé par l'Eglise catholique romaine. Est déclaré schismatique et excommunié celui qui ne croit pas que la conception de Jésus est de

nature divine, et qu'il n'y a donc pas eu de rapport sexuel concernant Marie. Ainsi, Marie est la seule femme qui fait exception au péché originel. En 1950, Pie XII lance encore un nouveau dogme, l'Assomption. Marie a été enlevée miraculeusement par Dieu, et elle est entrée au ciel, corps et âme. Façon de dire qu'il ne devrait rien rester de Marie sur terre ?

Marie semble réincarnée aux yeux du peuple dans la personne de Jeanne d'Arc. L'histoire de cette simple paysanne et de ses rapports avec les sommets de la royauté témoigne de manière crue et violente de ce qui peut se passer dans les crânes des dirigeants de l'époque, par-delà les textes officiels, et l'écriture des historiens. Paysanne qui ne sait ni lire, ni écrire, et n'a pour culture que la récitation du Pater, de l'Ave et du Credo, elle est née probablement le 6 janvier 1412, à Domrémy, de parents paysans aisés, des laboureurs. Le royaume de France est divisé entre un roi légal, mais anglais et encore enfant, Henri VI, qui tient le nord du pays, et un roi qui se dit légitime, Charles, qui tient lui le sud du pays. Domrémy se trouve à la limite de ces deux France, en pleine guerre de cent ans. A seize ans, Jeanne entend des voix. Elle va voir un capitaine, pour avertir le roi Charles de sa mission. Celui-ci la traite de folle et la renvoie. Elle fait une nouvelle tentative en 1429. On lui fait subir une séance d'exorcisme pour vérifier qu'elle n'est pas possédée par le diable. Et cette fois, on lui accorde une escorte armée. Le roi la reçoit le 25 février. Il fait procéder à un examen de virginité avant de poursuivre. Déclarée vierge, Jeanne est enfin écoutée.

Jeanne, armée et entourée de quelques serviteurs, prend part aux opérations qui aboutissent à la levée du siège d'Orléans par les Anglais. Puis les victoires se succèdent. Le 24 décembre, Charles VII anoblit Jeanne et sa famille. Mais le 23 mai 1430, elle est faite prisonnière par les hommes du duc de bourgogne, allié des Anglais. Les Anglais l'achètent, et la remettent à la justice de l'Eglise. A Paris, l'Université, dirigée comme toutes les écoles du royaume par l'Eglise, réclame que Jeanne soit jugée comme hérétique par l'Inquisition. Enfermée dans un château, elle se jette du haut d'une tour pour tenter de s'échapper. Le tribunal chargé de juger Jeanne est constitué d'un évêque et un dominicain. Ils lui reprochent sa tentative d'évasion, considérant qu'il y avait là une tentative de suicide. Seul Dieu dispose de la vie des chrétiens. Ils lui reprochent également le port de vêtements d'homme. Enfin, ses visions sont qualifiées d'imposture et deviennent des preuves de sorcellerie. Le procès se passe un peu comme nos procès actuels de flagrant délit ou de comparution immédiate, où des jeunes de banlieue n'ont aucune idée de leurs droits, et les juges se délectent à souligner les ignorances de l'accusé. L'Eglise masculine va se venger de la réussite de cette femme, qui plus est paysanne. Jeanne est déclarée idolâtre, invocatrice de démons, schismatique et apostate. On lui demande d'abjurer, de reconnaître qu'elle a menti. Si elle ne le fait pas, c'est la torture. Elle fléchit, abjure, mais se reprend, et remet ses habits d'homme. Jeanne hérétique et relapse, est brûlée sur le bûcher, sur la place du vieux marché de Rouen.

A la demande de sa mère, un procès aura lieu en 1455, car une prophétie de Jeanne se réalise entre-temps : Paris obéit au roi. L'Eglise règle le problème à bon compte. On constate une "erreur manifeste", et on décide les décisions du précédent procès "sans valeur et sans autorité". Jeanne voit s'ouvrir la porte du Paradis, au lieu de celle de l'Enfer. Abusée et utilisée jusqu'au bout de son vivant, méprisée pour sa réussite, réhabilitée lorsque cela ne coûte plus rien, son histoire symbolise la manière qu'ont les puissants du monde d'utiliser et de traiter le petit peuple.

14 - La christianisation forcée des Amériques, les jésuites et l'inculturation

L'expédition de Christophe Colomb qui en 1492 est à l'origine de la découverte des Amériques, puis de la conquête d'empires et d'une première vague de colonisation par les puissances européennes, a des motifs économiques et religieux. La conquête est une opération privée dans laquelle l'Etat et l'Eglise jouent un rôle décisif. Le roi passe un contrat avec un capitaine, un aventurier, qui se charge de constituer un équipage. Ces hommes, les conquistadores, sont des petits nobles à qui les familles n'ont pas les moyens de laisser un héritage, et qui voient dans cette expédition une chance d'enrichissement. Un cinquième des bénéfices, le quint, est d'avance attribué au roi. Dans chaque bateau, on trouve des frères de l'Eglise, des prêtres missionnaires. La religion fait partie intégrante des moyens utilisés. Il s'agit dans le même temps de convertir au Christianisme de manière autoritaire les Indiens, et de les obliger à obéir aux représentants qu'ils ont devant eux du Dieu chrétien. Par la ruse, la tromperie, et surtout par des méthodes d'une violence inouïe, les conquistadores font des ravages.

Cortès débarque avec douze franciscains. Arrivés devant les représentants des Aztèques, ils se présentent comme les ambassadeurs du pape. *"Le grand seigneur qui a le pouvoir spirituel sur le monde, qui est très saint, très sage et très savant"*. Ils leur demandent de renier leurs dieux, et de rejoindre le *"vrai Dieu, qui est un abîme de bonté, de droiture et de pureté, qui a versé son sang pour notre rédemption, pour nous délivrer des démons, nos ennemis cruels et maudits, ceux que vous tenez pour vos dieux. Ce sont vos dieux qui vous poussent à la haine, à la superstition, qui vous incitent à faire la guerre, à manger de la chair humaine"*. Les Indiens n'ont même pas le temps de la réflexion. Ainsi, Pizarro, assisté du prêtre Vicente de Valverde, rencontre le chef indien Atahualpa en 1532. Ils lui demandent de se plier à la loi du pape, en échange de quoi ils lui promettent des terres. Atahualpa s'étonne que le pape puisse donner des terres qu'il ne possède pas, et que le dieu des chrétiens puisse mourir si facilement, et il laisse la Bible tomber de ses mains sur le sol. Pizarro en profite pour hurler *"Vengeance chrétienne !"* Et le canon commence à tirer sur les Indiens. Atahualpa est tué, par étouffement, attaché à un pieu. Religieux et militaires se partagent le travail d'acquisition, d'exploitation et de gestion des terres, des richesses et des hommes.

La population est exterminée par la dureté des travaux, les guerres, les persécutions, les maladies introduites par les Européens, au départ involontairement, puis très vite de manière délibérée. Les Européens trouvent en face d'eux deux sortes de situation. Dans trois régions, les Indiens sont soumis à l'autorité d'un Etat. Là, il suffit aux Espagnols d'en éliminer l'empereur, de décapiter le royaume, et tout l'appareil est paralysé, et peut facilement être démoli. Par contre, la résistance des populations qui vivent sans Etat est plus efficace, au Brésil par exemple, et ralentit la progression des colonisateurs. Il s'avère en effet bien plus difficile de mater des populations libres de la soumission à un Etat. Il faut alors exercer un rapport de force sur chaque groupe humain. Car ces hommes sont réellement libres, et n'obéissent qu'à leur propre groupe. En quelques dizaines d'années, le bilan est absolument épouvantable. Quelques rares voix s'élèvent contre la situation faite aux Indiens au sein même de l'Eglise. Mais celle-ci ne va accepter de ré-examiner les méthodes terribles qui sont instaurées aux Amériques que lorsque l'intérêt économique des colons et des rois qui les commanditent commencent à être en jeu. L'extermination des Indiens est telle qu'on commence à manquer de bras. Après une longue discussion, l'Eglise reconnaît en 1550 lors de la Controverse de Valladolid, que les Indiens sont bien des hommes comme les Européens, ce

qui signifie qu'on ne peut plus continuer à leur faire subir ces traitements effrayants. Une solution de rechange est en réalité toute prête, puisque déjà commence le commerce des esclaves noirs en provenance d'Afrique.

Le bilan religieux de la conquête n'est pas satisfaisant. Ces millions d'Indiens morts sont autant de croyants perdus pour l'Eglise. Elle souhaite trouver une méthode de conversion plus satisfaisante. D'autant que de toute manière, faute de suffisamment de colonisateurs, la manière forte s'avère impossible dans les immenses régions d'Afrique et d'Asie qu'on est en train de découvrir à travers une exploration intensive du monde. C'est dans la tête d'un véritable illuminé, Ignace de Loyola, que germe la solution. Fils de petit seigneur, il passe sa jeunesse à guerroyer, ou à courir les courtisanes. Jusqu'à ce qu'un jour, il décide d'aller à Jérusalem convertir les musulmans. Il y va en pauvre, seul, mendiant pour se nourrir, dormant sous les portiques. Les franciscains qui sont là-bas, le trouvent trop exalté, et ne veulent pas de lui. Rentré en France, il recrute au Quartier latin sept compagnons aussi durs que lui. Il leur impose une fidélité aveugle au pape, et une discipline de fer. Ainsi est constituée la Compagnie de Jésus, dont on appellera les membres les jésuites. Il propose ses services au pape, pour officiellement réformer le petit clergé corrompu. Dans les faits, sont mis en place des collèges de choc destinés à former les cadres missionnaires modernes.

Désormais, on met des formes. On sépare l'intervention militaire de l'action religieuse. L'on va dans un premier temps convaincre les élites, les dirigeants, de la supériorité de la religion chrétienne. Pour cela on va combiner l'apport des preuves de cette supériorité, en utilisant les connaissances et les techniques les plus avancées de l'Occident, avec une reconnaissance de la culture locale. On respecte les structures sociales, la langue, et même les croyances. Le travail du jésuite consiste à chercher des points de convergence entre celles-ci et la doctrine chrétienne. On entre dans la religion indigène de l'intérieur, d'où le terme d'"*inculturation*", qui résume l'idée générale.

Au Japon, François Xavier s'habille en pauvre pour rencontrer l'empereur. Lorsqu'il découvre l'existence de toute une cour de seigneurs, il se change et apporte une multitude de cadeaux, avant de prêcher la religion chrétienne. En Chine, Matteo Ricci apprend les coutumes du pays, la langue, s'habille comme les intellectuels chinois, et cherche avec eux les points de convergence entre Confucianisme et Christianisme. Il finit par avoir la réputation de "*nouveau Confucius*". Egalement compétent en astronomie et en géographie, il fait une forte impression à la cour de l'empereur de Chine où il apporte cartes et boussoles. A sa mort, en 1610, il y a en Chine 2 000 convertis. A la fin du siècle, ces 2 000 chrétiens hauts placés auront converti 150 000 personnes. En Inde, les jésuites inventent un double système de conversion, l'un en direction des brahmanes des castes supérieures, l'autre en direction des parias au bas de la société.

Cette méthode suppose l'existence d'une élite, d'un Etat. Mais les colonisateurs découvrent d'innombrables sociétés sans Etat. Là, ils sont désarmés. C'est le cas en Amérique du nord. Leur méthode est inapplicable, puisque ces sociétés n'ont pas d'élite dissociée du reste de la population. On ne peut que convaincre tout le monde ou personne. Lejeune pense trouver une solution en s'adressant d'abord aux enfants. Il en regroupe un certain nombre dans un séminaire, et veut leur apprendre la vie sédentaire, alors que les tribus indiennes sont de tradition nomade, en constant déplacement. Lejeune a la supériorité sur les Indiens de savoir lire et écrire, mais il s'avère incapable de comprendre leur mode de vie, leur monde

intellectuel. Le bilan des jésuites chez les Indiens est pratiquement nul.

Etre jésuite nécessite un jeu d'équilibre incessant. A certains moments, on voit des Jésuites retomber dans l'ancien travers de la colonisation forcée. A Goa, en Inde, dans les années 1580, ils détruisent 280 temples et mosquées. Immédiatement, cinq jésuites sont massacrés. A l'inverse, en 1642 Vieira prend position pour les Indiens du Brésil, exploités et écrasés par les Hollandais et les Portugais. Il est expulsé et traduit devant l'Inquisition. La Compagnie de Jésus va être de plus en plus mal vue par les commerçants venus aux colonies, dont l'importance augmente, et qui voient dans les jésuites des gêneurs. La Compagnie est dissoute dans les années 1760, sur décision des rois, au Portugal, en France et en Espagne. Mais les jésuites existent toujours. La méthode dite d'inculturation, de pénétration dans la culture indigène tout en déclarant vouloir la respecter, reste la règle officielle de l'Eglise, en vue de gagner toujours plus de fidèles dans les pays pauvres. Il y a de nos jours 25 000 jésuites de par le monde.

15 - Luther, Calvin et Münzer : la Réforme pour les bourgeois, la guerre pour les paysans

L'exploitation des Amériques apporte des transformations de fond dans la société européenne. Des tonnes d'or et d'argent arrivent année après année, et le rôle et l'importance des nouvelles classes bourgeoises des villes augmentent. Le commerce se développe, et les banquiers deviennent plus nécessaires. Toutes ces couches voient d'un mauvais oeil les anciennes classes riches, propriétaires de terres, qui tiennent toujours les premières places, et qui ont surtout à leur service appareil d'Etat, princes, et Eglise. L'Eglise est elle-même une de ces classes dont la richesse est faite des terres accumulées par la guerre, les conversions forcées, les dons en échange de promesse d'entrée au paradis.

L'hérésie cathare a rallié des bourgeois et des petits seigneurs, parce que le programme religieux des Cathares impliquait que l'Eglise leur coûte moins cher à eux et à la société. Les bourgeois, et à leurs côtés les plus petits des seigneurs, recherchent dans la religion ce qui peut bien abaisser le pouvoir énorme, absolu de l'Eglise. *"Le grand centre international du féodalisme était l'Eglise catholique romaine, résume Engels. Elle réunissait toute l'Europe féodale de l'Occident, malgré ses guerres intestines, en un grand système politique, opposé aux Grecs schismatiques aussi bien qu'aux pays musulmans. Elle couronnait les institutions féodales de l'auréole d'une consécration divine. Elle avait modelé sa propre hiérarchie sur celle de la féodalité, et elle avait fini par devenir le seigneur féodal le plus puissant, propriétaire d'un bon tiers au moins des terres du monde catholique. Avant que le féodalisme pût être attaqué en détail dans chaque pays, il fallait que son organisation centrale sacrée fût détruite".* (Engels 1892)

En 1517, le pape Léon X lance une campagne de ventes d'"indulgences" à travers toute l'Europe : en versant de l'argent, tout chrétien peut s'assurer une place au paradis. Avec cet argent, commence la construction à Rome d'une basilique fastueuse, Saint Pierre. Un moine allemand, Martin Luther, affiche une protestation. L'Eglise n'a pas le pouvoir de laver les péchés, dit-il, seul le Christ le peut. Et il ajoute : *"Pourquoi le pape, dont le sac est aujourd'hui plus gros que celui des plus gros richards, n'édifie-t-il pas au moins cette basilique de Saint-Pierre avec ses propres deniers, plutôt qu'avec l'argent des pauvres fidèles ?"* Luther sait ce qu'il fait. Un siècle avant lui, le tchèque Jan Hus avait été brûlé vif pour

avoir dénoncé le scandale des indulgences.

Luther est allemand et l'Allemagne voit une bonne partie de ses richesses partir en direction de Rome. Les indulgences sont une goutte d'eau qui fait déborder le vase. Engels explique : *"De même qu'au-dessus des princes et de la noblesse se trouvait l'empereur, de même au-dessus du haut et du bas clergé se trouvait le pape. De même que l'empereur recevait le "centime ordinaire", les taxes d'Empire, de même le pape prélevait des taxes ecclésiastiques générales, à l'aide desquelles il subvenait au luxe de la Cour de Rome. En aucun pays, ces impôts d'Eglise n'étaient perçus -grâce à la puissance et au nombre des prêtres- plus consciencieusement et plus strictement qu'en Allemagne. C'était le cas particulièrement pour les annates perçues à l'occasion de la vacance des évêchés. Avec des besoins croissants, on inventa de nouveaux moyens de se procurer de l'argent : commerce des reliques et des indulgences, dons jubilaires, etc. C'est ainsi que des sommes considérables passaient chaque année d'Allemagne à Rome et l'oppression accrue qui en résultait, non seulement augmentait la haine contre les prêtres, mais renforçait encore le sentiment national, particulièrement dans la noblesse, l'ordre le plus national de l'époque"*.

Au moyen de simples feuilles volantes à bon marché, faciles à lire, ou plutôt à chanter car ce sont des cantiques, les idées de Luther font tache d'huile de ville en ville, dans toute l'Allemagne. Luther reprend l'idée cathare d'une Eglise à bon marché. Le protestantisme qu'il élabore décide que tout baptisé peut jouer le rôle du prêtre. Le fonctionnement qu'il préconise pour l'Eglise est calqué sur celui des bourgeois pour gérer leurs villes. Il n'y a plus que deux sacrements, le baptême et l'eucharistie. Luther cite la Bible en allemand, et pas en latin comme c'est la tradition. Il dit vouloir être compris du peuple. Mais il s'adresse en fait aux autorités allemandes pour opérer les changements qu'il préconise. En 1520, il lance un appel à la noblesse allemande : *"au cas où il plairait à Dieu de se servir de l'état laïc pour porter secours à son Eglise, puisque l'état ecclésiastique, à qui cette tâche devrait plutôt incomber, s'est montré tout à fait négligent dans ses devoirs"*. Et lorsqu'une agitation gagne les étudiants de Wittenberg, Luther se montre clairement du côté du pouvoir. Il condamne la révolte étudiante et applaudit au *"pouvoir des autorités instituées par Dieu afin que la rébellion ne saccage pas tout"*.

Le pape Léon X ne prête que peu d'attention au phénomène Luther. Il s'occupe bien plus de faire décorer ses palais par Raphaël et Michel-Ange, et de passer entre les bras de diverses maîtresses. Après avoir largement laissé à Luther le temps de reculer, l'Eglise lui déclare la guerre. Juste avant l'annonce de sa mise au ban de l'Empire, le prince Frédéric de Saxe le fait disparaître pour le protéger, feignant un enlèvement. Les bourgeois et la petite noblesse allemande espèrent s'enrichir par la confiscation des biens de l'Eglise en Allemagne. La Réforme aboutit à la création d'églises territoriales, qui échappent donc à Rome, où le rôle d'évêque est joué par le prince qui règne sur le territoire où elles se trouvent. L'Eglise luthérienne est livrée aux princes. Mais les bourgeois allemands n'osent pas aller plus loin que cette simple redistribution entre les princes et eux. Aucun changement de fond ne sort de la nouvelle religion en Allemagne.

Les discours de Luther enthousiasment les plus pauvres des pauvres, les paysans. En 1524, une révolte populaire paysanne éclate. Les insurgés réclament, au nom de l'Évangile, de choisir librement leurs pasteurs, que la dîme soit utilisée pour la communauté, et la fin du servage qui attachait le paysan à sa terre de la naissance à la mort. Ils réclament également le

droit de chasser et d'exploiter les forêts pour pouvoir vivre convenablement. L'un des dirigeants de la révolte est Thomas Münzer, un prêtre, partisan de Luther. Mais lui va rester vraiment fidèle au service des pauvres et de la population laborieuse. Pour Münzer, le royaume de Dieu n'est pas autre chose qu'une société où il n'y aurait plus aucune différence de classes, aucune propriété privée, aucun pouvoir d'Etat étranger aux membres de la société. *"Tous les travaux et les biens devraient être mis en commun, et l'égalité la plus complète régner"*, dit-il. Münzer ne se contente pas de rêver à cette société, il se met au travail pour organiser une ligue dans le but de réaliser ce programme. Et cette ligue, il la voit non seulement s'étendre à l'Allemagne, mais à toute la chrétienté. Inutile de dire que si les nouveaux riches veulent contester l'ancien ordre, ils ne trouvent pas du tout ce programme à leur goût.

Après un moment de silence, Luther choisit le camp des riches et des propriétaires. Il prêche la répression au nom de Dieu : *"Frappe ici qui peut frapper, écrit-il aux princes. On court sur un chien enragé et on le tue, sinon c'est lui qui vous tue, et tout un pays avec vous. Les paysans abritent leurs crimes sous le manteau de l'Évangile. Que l'autorité accomplisse son devoir. Partout où le paysan ne veut pas entendre raison, qu'elle saisisse l'épée et qu'elle frappe. Tout prince est serviteur de Dieu. Le temps de la miséricorde est passé, c'est le temps du glaive et de la colère (...) Il y a un grand nombre d'âmes séduites, entraînées de force. Il faut à tout prix les délivrer et les sauver. C'est pourquoi frappez, égorguez"*. Le comportement de Luther, c'est le comportement futur de la bourgeoisie. Prête à utiliser les masses pauvres, paysans et ouvriers sans propriété, pour lui servir de soutien, elle se retourne ensuite avec la pire des haines de classe, pour éliminer le danger communiste, l'idée de partage des richesses entre tous, la fin de leur propriété privée. En 1525, la révolte est écrasée dans le sang. Les historiens parlent de cent mille morts. Thomas Münzer est mis à la torture en présence des princes et décapité.

Si la Réforme protestante ne change pas la société allemande, par contre, les idées du Français Calvin, qui poussent les choses plus loin, enflamment cette fois la Hollande et l'Ecosse, où, bien avant le reste de l'Europe, on connaît un régime républicain. Ainsi, la Hollande se libère de ses chaînes espagnoles et allemandes, et devient une puissance européenne de premier plan. *"Tandis que le luthérianisme allemand consentait à devenir un instrument docile entre les mains des petits princes allemands, le calvinisme fonda une République en Hollande et d'actifs partis républicains en Angleterre et surtout en Ecosse"*. (Engels 1892) En Angleterre, le roi Henri VIII crée une Eglise officielle anglicane, liée au Protestantisme et indépendante de Rome.

Calvin rompt avec l'Eglise sur le vieux problème de l'argent. Il déclare légitime le prêt avec intérêt, devenu indispensable au développement du capitalisme commercial. Sur le plan de la doctrine, il affirme que l'autorité de l'Écriture est absolue, manière de dire que celle de l'Eglise ne l'est pas. Quant au problème du salut ou du rachat de ses fautes, Calvin considère qu'il y a de toute manière prédestination, et que Dieu a déjà décidé d'avance, de toute éternité, qui ira en enfer et qui ira au paradis. Engels montre le lien entre cette théorie, et la nouvelle économie bourgeoise qui se met en place : *"Sa doctrine de la prédestination (doctrine selon laquelle les individus sont d'avance, et quoi qu'ils puissent faire, élus ou réprouvés) était l'expression religieuse du fait que, dans le monde commercial de la concurrence, le succès et l'insuccès ne dépendent ni de l'activité, ni de l'habileté de l'homme, mais de circonstances indépendantes de son contrôle. Ces circonstances ne dépendent ni de celui qui veut, ni de*

celui qui travaille ; elles sont à la merci de puissances économiques supérieures et inconnues ; et cela était particulièrement vrai à une époque de révolution économique, alors que tous les anciens centres de commerce et toutes les routes commerciales étaient remplacées par d'autres, et que les Indes et l'Amérique étaient ouvertes au monde, et que les articles de foi économique les plus respectables par leur antiquité -la valeur respective de l'or et de l'argent- commençaient à chanceler et à s'écrouler" (1892).

Calvin achève de forger une religion accommodée à la nouvelle bourgeoisie européenne. Mais, comme Luther et comme les dirigeants de l'Eglise catholique, il se montre d'une fermeté redoutable, une fois le dogme établi. Michel Servet, un médecin sur le point de découvrir la circulation du sang, propose de trouver une foi acceptable aux Juifs et aux musulmans christianisés de force en Espagne. Calvin le condamne, et le trouvant à Genève en 1553, le fait arrêter, condamner comme hérétique, et griller vif pendant deux heures.

16 - Les guerres de religion, des guerres de classes ; le communisme de Winstanley

Si dans les pays du nord de l'Europe, l'Eglise réformée protestante l'emporte sans trop de dégâts, une lutte à mort va s'engager en France entre la vieille Eglise catholique romaine et la jeune Eglise réformée. La Réforme calviniste gagne des négociants, des artisans, des avocats, et même des ecclésiastiques. Les paysans restent à l'écart. Les choses deviennent sérieuses lorsque des nobles, des membres des vieilles couches riches, se convertissent, les Rochefoucauld, les Condé, les Châtillon, et même une famille royale, les Bourbon.

Sur la carte de France, les protestants sont implantés autour de la Rochelle, et dans une large zone qui zigzague à travers la moitié sud du pays. Vers 1560, les protestants sont à peu près 2 millions, soit 10 % de la population française. La guerre dite de religion n'est rien une guerre où une partie de la population s'en prend à une autre à cause de ses croyances différentes. C'est une guerre imposée à la population. On l'oblige d'en haut à se battre au nom d'une croyance contre une autre. Huit guerres de religion vont durer 36 ans et couvrir le pays de ruines. Cela commence par des massacres de protestants en Champagne en 1562. Puis c'est le massacre de la Saint Barthélémy, en 1572, où le roi Charles IX fait massacrer les chefs protestants. En une nuit, il y a 3 000 victimes dans Paris.

Dans les années 1580, la possibilité qu'un prochain roi pourrait être protestant inquiète le parti catholique ; il pourrait s'agir de Henri de Navarre, de la famille des Bourbon, convertie au Protestantisme. Cette perspective met en rage les catholiques. Leur chef, le duc de Guise, oblige le roi Henri III à prendre des mesures décidées par la partie la plus extrême de l'Eglise catholique, et ne cesse de lui forcer la main. Ridiculisé, Henri III finit par faire tuer le duc de Guise. Un moine catholique fanatique rend la monnaie en tuant Henri III. Le résultat complètement débile de cet échange de bons procédés, est que Henri de Navarre est ainsi mis sur le trône par les catholiques, qui n'en voulaient pas.

Henri de Navarre devient roi sous le nom de Henri IV. Il est protestant, mais cherche un compromis. Pour pouvoir être accepté à Paris, il abjure, il renonce publiquement à sa religion à Saint Denis, en 1593. Maintenant accepté, il donne aux protestants des droits officiels, avec l'Edit de Nantes en 1598. Les protestants conservent une centaine de places fortes, des villes dont ils ont les armes, comme garantie de leurs droits.

Trente ans plus tard, la guerre ouverte reprend, menée par un catholique, le cardinal de Richelieu. Celui-ci veut en finir avec le droit des protestants de disposer de leurs propres armes. Il considère que les Protestants sont "*un Etat dans l'Etat*". Il affame les Protestants en encerclant leur base la plus importante, le port de la Rochelle, et gagne la partie en 1628. En 1685, Louis XIV va jusqu'au bout de cette logique de guerre et d'élimination. Il révoque, annule l'Edit de Nantes. Les derniers Protestants doivent se convertir ou partir à l'étranger. Richelieu mène une autre guerre de religion, cette fois en Allemagne, où il s'allie aux Protestants. Son calcul est d'affaiblir le plus puissant concurrent commercial des compagnies françaises et de sa bourgeoisie, la famille des Habsbourg, qui dirige le Saint Empire romain-germanique, un empire catholique. La France s'allie avec la Hollande protestante, qui cherche à s'arracher à l'Empire. L'objectif de morceler celui-ci est atteint. Cette guerre, dite Guerre de Trente ans (1618-1648), laisse l'Allemagne ravagée, en proie aux épidémies de peste, variole et typhus. Les villes perdent un tiers de leurs habitants, les campagnes près de la moitié.

En France, l'Eglise catholique a donc trouvé assez de puissance et de soutiens pour faire reculer et échouer la tentative de réforme protestante, pourtant soutenue par la jeune bourgeoisie commerçante. Mais elle ne peut pas empêcher l'histoire d'avancer. Le nouveau système économique mis en place autour de cette bourgeoisie prend de la vitesse. Puisqu'il lui est interdit de disposer d'une religion à sa convenance, la bourgeoisie française va s'en passer, et va finalement apprendre à se passer de la religion tout court. Elle va préparer sa lutte pour le pouvoir au moyen d'idées libres de toute pensée religieuse, et produire ainsi les philosophes du siècle des Lumières au 18ème siècle. Et elle vaincra de manière éclatante la vieille société terrienne et religieuse avec la révolution de 1789.

Les guerres de religion sont un tournant capital pour l'autorité de l'Eglise. Pour la première fois en Europe occidentale, l'Eglise a envoyé des croyants en massacrer d'autres. Jusqu'alors, elle avait su rester "neutre" dans toutes les guerres qui avaient déchiré l'Europe, et dieu sait s'il y en a eues. L'Eglise était devenue maîtresse dans l'art de surfer sur les conflits pour accroître son propre pouvoir, en sortant chaque fois plus haute, paraissant au-dessus des conflits et des changements de pouvoir. Elle représentait une sorte d'Etat européen idéal supérieur à la multitude d'Etats réels en perpétuel conflit. Les guerres de religion démolissent cette situation. Elles ruinent l'autorité politique du pouvoir religieux, car c'est lui et lui seul qui est le responsable des désastres et des dégâts. Et c'est l'Etat qui, maintenant, apparaît comme l'autorité qui ramène la paix. L'Edit de Nantes, en réglant la question protestante, est peut-être le moment où le pouvoir suprême passe de fait de l'Eglise à l'Etat. C'est l'Etat qui semble raisonnable.

Les guerres de religion à peine éteintes, la religion chrétienne connaît en Angleterre une insurrection communiste, qui fait écho à la guerre des paysans de Thomas Münzer en Allemagne. De 1640 à 1650, la bourgeoisie anglaise se mobilise, et finit par faire exécuter le roi Charles 1er. C'est la révolution anglaise, lancée par les classes moyennes des villes, et soutenue par les petits paysans propriétaires de leurs terres. Mais dans cette révolution, les plus pauvres de la société se soulèvent à leur tour. Chassés des terres, ils sont une multitude sans emploi, qui n'ont que le choix d'aller à la ville, ou de vivre dans la forêt, en pillant les riches. Pour eux, 1649 est une année particulièrement pénible, une mauvaise récolte accroissant la misère et augmentant encore le chômage. Les premiers mois de l'année 1649 sont une période de grande peur pour les possédants. Les vagabonds s'emparent des récoltes

de céréales pour se nourrir. Des soldats qui ont reçu l'ordre d'émigrer en Irlande se mutinent.

C'est dans ces circonstances qu'un prédicateur crée le scandale en s'installant avec une quinzaine de camarades, en avril 1649, sur une colline à proximité de Londres. Winstanley est un protestant, ne supportant pas l'Eglise officielle. Son petit groupe occupe des terres communales, qu'ils se mettent à bêcher pour les cultiver collectivement. Winstanley déclare que cette communauté de "bêcheurs", comme on les appelle, est le début du rétablissement du communisme universel, qui avait été renversé de force par l'instauration de la propriété privée. Winstanley dit avoir eu une vision lui enjoignant de répandre *"la nouvelle que la terre devait devenir le trésor commun où puiserait l'humanité toute entière, sans distinction de personne"*. Il parle au nom des "méprisés de la terre". Il pense que si *"au commencement des temps, la terre était un commun trésor afin de subvenir aux besoins des bêtes sauvages, des oiseaux, des poissons et de l'homme, certains, par le glaive ont introduit dans la création le pouvoir de clôturer la terre et d'en faire leur propriété"*. *"L'homme le plus pauvre peut aussi justement faire valoir son droit à la terre que l'homme le plus riche"*. En 1652, Winstanley fait un projet de société communiste où les agents du gouvernement et les hommes de loi deviendraient superflus lorsque disparaîtraient l'achat et la vente, où les prisons seraient supprimées, où l'éducation serait universelle pour les hommes et les femmes, où toutes les terres seraient cultivées de telle façon que tous les hommes trouvent leur subsistance. Il conclut ainsi ce programme juste et beau : *"Lorsqu'il existe un peuple, où qu'il soit, uni dans la propriété collective des moyens de subsistance jusqu'à ne plus faire qu'un, il créera le pays le plus fort au monde. Et une fois la terre redevenue trésor commun, alors sera mis un terme à cette hostilité entre tous les pays"*.

Les bourgeois londoniens, furieux, engagent des gangsters pour écraser la communauté, et brûler son oeuvre. Et ils ajoutent l'envoi de l'armée, pour en raser jusqu'au souvenir.

Bibliographie III & IV

- Albaret Laurent : L'Inquisition, rempart de la foi ? 1998 (Découvertes Gallimard religions 366)
- Armstrong Karen: Histoire de Dieu 1997 (Seuil)
- Bishop Clifford : Le sexe et le sacré 1996 (Albin Michel spiritualités)
- Cahiers français : Religions et société, n° 273 oct-déc 1995 (La documentation française)
- Cassirer Ernst : La philosophie des Lumières 1932 (Presses pocket Agora 12, Fayard 1966)
- Christin Olivier : Les réformes 1995 (Découvertes Gallimard religions 237)
- Déguignet Jean-Marie : Mémoires d'un Paysan Bas-Breton 1834-1905 (An Here 1998)
- Engels Friedrich : Contribution à l'histoire du Christianisme primitif 1894 (Marx Engels, Sur la religion, éditions sociales 1972)
- Engels Friedrich : L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat (Editions sociales)
- Engels Friedrich : La guerre des paysans en Allemagne (Editions sociales)
- Engels Friedrich : Socialisme utopique et socialisme scientifique 1892 (Editions du Progrès, introduction)
- Eslin Jean-Claude : Dieu et le pouvoir, théologie et politique en Occident 1999 (Seuil)
- Geoltrain Pierre, Bornkamm Günther : Jésus (Encyclopédie Universalis 1998)
- Gregor M.: film, La chasse aux sorcières sous l'Inquisition, 1997
- Las Casas Bartolomé de : Très brève description de la destruction des Indes 1552 (La Découverte)
- Lécrivain Philippe : Les missions jésuites 1991 (Découvertes Gallimard 110)
- Le Goff Jacques : Jeanne d'Arc (Encyclopédie Universalis 1998)
- Maalouf Amin: Les croisades vues par les Arabes 1983 (Lattès, J'ai lu 1916)
- Parigaux Denis : L'Eglise et la classe ouvrière - l'Action catholique et la CFDT 1987 (Selio)
- Paxton Robert O.: La France de Vichy 1940-44 (Seuil UH 1973)
- Reynes Geneviève : Couvents de femmes 1987 (Fayard)
- Soboul Albert : histoire de la révolution française 1962 (Idées Gallimard 43, 46)
- Thompson C.: film, Les Ratlines, le Vatican et les nazis, 1991
- Tincq Henri : Les génies du Christianisme, juillet 1999 (Le Monde)
- Vallet Odon : Le Dieu du Croissant fertile 1999 (Découvertes Gallimard 374)
- Vallet Odon : Femmes et religions, déesses ou servantes de Dieu 1994 (Découvertes Gallimard religions 206)
- Vermeil Jean : L'autre histoire de France 1993 (Editions du félin)
- Zimmermann Michel : La vie au Moyen Age (Editions Ouest-France)

Janvier 2000